

# IDJWI

Jay Ghee

Roman – Aventure -

Tous droits réservés pour tous pays

G M Jaumain

[www.jayghee.com](http://www.jayghee.com)

---

## LA LEGENDE OUBLIEE

Lors de mes nombreuses pérégrinations en République du Zaïre, j'eus le privilège de rencontrer un artiste exceptionnel dont les incomparables talents de chanteur, conteur et sculpteur enrichirent l'esprit de quelques amis auxquels il accepta de dévoiler l'intensité de son art. Jean Ndombala professait avec modestie que le talent est l'art de découvrir la pureté des formes, et de mettre en valeur la beauté la plus simple. Il affirmait que les hommes qui en sont démunis l'ont rendu ésotérique. Tout en lui était aussi pur et candide qu'au premier jour.

Parmi les légendes oubliées qu'il me conta, voici celle que se disaient ses ancêtres, à la veillée, sur les berges du lac Kivu :

*« Dans la grande forêt de l'Equateur, existe une fleur dont la beauté surpasse celle de l'orchidée, et dont le parfum est plus envoûtant que celui de vos lilas, muguets et roses ou de nos hibiscus et frangipaniers. Son éclosion*

*requiert des conditions idéales de chaleur, de lumière et d'humidité. Elle attire les plus beaux papillons, et de multiples insectes. Malheureusement, une araignée jaune et noire, excessivement vorace, s'empresse de tisser sa toile devant les pétales. A l'aube, les perles de rosée suspendues aux fils d'argent rehaussent le satin des pétales de reflets chatoyants comme ceux des diamants. Un enivrant parfum s'exhale sous la voûte végétale comme un souffle ténu. Obsédant comme le désir, il attire insectes et papillons dans une valse folle qui les projette aveuglément vers le piège. L'araignée ne les tue pas immédiatement ; elle leur instille de faibles doses de venin qui les condamnent à une lente et douloureuse agonie. Paralysés par le poison, pétrifiés sur la toile gluante, il leur faut contempler l'envoûtante beauté de cette fleur sans jamais pouvoir l'atteindre.*

*« On dit que, parfois, un papillon de nuit parvient à s'échapper, et se pose sur la corolle. Le suc et le pollen le métamorphosent en grimant ses ailes d'une poudre d'or, et ses pattes de gouttelettes d'argent. La nuit, sous le clair de lune, semant derrière lui de minuscules paillettes d'or, ce papillon resplendit et brille comme une comète. »*

Je demandai à mon ami Jean Ndombala quel était le nom de cette fleur rare et merveilleuse. Il me répondit que nul ne lui avait donné de nom, et qu'elle n'était répertoriée dans aucun livre de botanique. Cependant, il m'avoua qu'il l'avait baptisée *Idjwi*. Toujours aussi perspicace, je le priai de me dévoiler la raison qui l'avait incité à choisir ce nom évoquant dans mon souvenir quelque île lointaine.

Il me répondit :

- Vous êtes curieux, et vous aimez écouter. Asseyez-vous confortablement, car je vais vous conter une aventure récente d'hommes et de femmes en proie à un destin unique, mêlés à de cruels combats, mais également une passionnante histoire d'amour. Etes-vous prêt ? Voici l'histoire d'*Idjwi* :

\*\*\*\*\*

## INTRODUCTION

Derrière la tour de contrôle, un rose très pâle annonçait l'aube. Ce premier lundi du mois de mai 1978 s'éveillait dans une fausse torpeur maquillée de vigilance et de rondes nocturnes. Salisbury, capitale de la Rhodésie dissidente d'Ian Smith, embaumait le jacaranda malgré que l'on fût quelques mois avant l'abondante floraison. Le parfum s'écoulait de l'obscurité, traversait la piste illuminée et chevauchait la brise de saison sèche, vers le seul hangar éclairé dans lequel reposait un vétuste DC4. Autour du quadrimoteur, une escouade de techniciens en salopettes oeuvrait avec la fébrilité des peuples en guerre. Dehors, près d'une guérite, l'ombre du veilleur de nuit et de sa mitrailleuse s'allongeaient vers l'opacité nocturne.

Des phrases émergèrent soudain au coin du dernier hangar. Un véhicule civil venait de franchir le poste de sécurité de l'aéroport, et roulait à vive allure vers le lieu où toute l'activité semblait se concentrer. Rutilante, racée comme un pur-sang, une Morgan coupé-sport s'arrêta devant le hangar. Le chauffeur, un homme infatué aux tempes grisonnantes, céda sa place à sa jeune compagne, une blonde pimpante aux éclats de rire mièvres.

- Encore un baiser, darling ! Quémанда-t-elle en anglais. Quand reviendras-tu à Salisbury ? Demain ? Après-demain ?

- Dans une dizaine de jours, ma chérie, répondit-il avec un fort accent français. Tu es la plus belle de mes conquêtes rhodésiennes. Une petite merveille sur le plumard, ajouta-t-il dans cette langue.

- Que dis-tu, darling ?

- Je disais que tu es une fille merveilleuse ... Tiens, n'oublie pas ton garde du corps !

Il déposa une Uzi, mitrailleuse de poche sur la banquette avant et lança :

- A bientôt, blonde fatale !

- Goodbye darling, minauda la jeune femme en s'efforçant de rendre hollywoodien le baiser qu'il désirait fugace et sec comme un point final.

Lorsque la Morgan eut disparu derrière les hangars, le commandant Renard lissa ses cheveux poivre et sel du plat de la main, abandonna sa mine de joyeux luron, et fit quelques pas vers le DC4. Après une nuit de luxuries et d'orgies de priapées dans la capitale rhodésienne, il se souvenait soudain que la veille, lors de l'atterrissage, les empennages avaient cessé d'obéir. Le manche à balais avait longuement trituré le néant, et la catastrophe fût évitée de justesse. Un jeune homme élancé vint à sa rencontre.

- Bonjour mon commandant, lui dit-il en français. Les travaux sont terminés. Les mécanos soutiennent qu'il y a eu sabotage à Kinshasa, avant notre départ du Zaïre.

- Bonjour Claude ! Ce sont d'importantes nouvelles, en effet. Mais on n'arrivera pas à me convaincre qu'un zaïrois ait pu délibérément saboter notre appareil. Notre commerce illicite dérange quelqu'un. Qui cherche donc à nous nuire ? Te connais-tu des ennemis au Zaïre ?

- Aucun, mon commandant !

- Dans ce cas, cet attentat serait dirigé contre moi ou contre notre employeur, le citoyen Lokati. Nous démêlerons cet écheveau dès notre retour à Kinshasa.

Claude Brioul, copilote au service du magnat zaïrois Lokati Mbe, ne pût s'empêcher de frotter ses paupières alourdies par une veille constante auprès du DC4. Renard se renfrogna :

- Tu n'as pas dormi ?

- Non, mon commandant. J'ai assisté au déchargement du café, puis au chargement de la viande pour la *Gécamines*<sup>1</sup>. A présent, tout est préparé pour le décollage.

- Et bien rassure-toi, moi non plus je n'ai pas dormi. Quelle nuit mes aïeux ! Une invasion de rhodésiennes esseulées dont les maris bouffent du terroriste pendant six mois sur douze. Pendant ce temps-là, je fornique avec leurs femmes, et je profite du repos du guerrier. Il y a trop de femmes seules ici. Quel dommage de ne pas pouvoir les satisfaire toutes ! Mais tu vas me prendre pour un mégalomane ...

- Je ne voudrais pas vous brusquer mon commandant, mais nous avons déjà une heure de retard. Il fera jour dans une demi-heure, et nous courons d'énormes risques à voler vers la Zambie en plein jour.

- Oui, je sais, je sais ! Après 85 vols entre Kinshasa et Salisbury, je connais la chanson. Ce fichu sabotage a décalé notre programme. Sans cela, nous serions déjà en vol !

---

<sup>1</sup> Mines de cuivre

Vingt minutes plus tard, le quadrimoteur zairois chargé de quartiers de viande rhodésienne prenait son envol vers Lubumbashi, capitale de la riche région du Shaba. Le commandant Renard affichait un visage grimé de poches sombres, bouffi de fatigue, tandis que son copilote baillait aux corneilles, et clignait des yeux éraillés par une veille laborieuse. Le territoire qu'ils allaient survoler à basse altitude était truffé de rebelles provenant du Mozambique, chargés de saboter le régime du gouvernement Smith. Le danger imminent les maintenait en éveil.

- Direction Nord-Est, annonça Renard. Je suis passé par là lors de chaque retour vers le Zaïre. Nous rejoindrons la frontière commune aux trois pays. Le cap est bon, c'est un couloir déserté qui nous a toujours réussi.

- Il faisait nuit lors de nos passages précédents ! A présent, la guérilla peut nous découvrir et nous décocher un de ses missiles SAM-7.

- Volons à très basse altitude, répondit le commandant. Ils n'auront pas le temps de viser.

Renard n'ignorait pas que la guérilla s'était récemment armée de missiles Strela russes, dénommés SAM-7, en vue d'abattre les avions rhodésiens. Le missile était aisément transporté dans les zones reculées, et décoché depuis le sol. Il possédait un système de détection de chaleur qui le portait en quelques secondes vers les moteurs des appareils. Renard fit mine d'ignorer le danger qu'évoquait Claude Brioul.

Le ventre du quadrimoteur frôlait des épaules de collines peu boisées. Un panache de fumée blanche décelait une présence humaine : guérilla ou tout simplement quelques paysans du Mashonaland. L'appareil se détournait alors, à bonne distance. Mieux vaut ne pas tenter le diable !

Après une demi-heure de navigation dangereuse sur un paysage démonté par la houle de collines caca-d'oie, on entra dans une plaine jaune étale. A l'horizon, l'ocre scintillant du fleuve Zambèze et de son affluent, le Luangwa, délimitait les frontières entre la Rhodésie, la Zambie et le Mozambique.

- Nous y sommes, souffla Renard avec soulagement. Prenons de l'altitude avant de changer de cap !

Le gouvernail de profondeur répondait à merveille. Les techniciens avaient effectué, en quelques heures, un travail précis. L'avion s'élança vers le ciel africain qui était ce jour-là d'un bleu égal, limpide, aveuglant. Dans la carlingue, six tonnes de viande congelée pesaient contre le filet d'amarrage.

- Il faudra contrôler la bidoche lorsque nous serons au plafond ! Cria Renard. On l'entend se plaindre. Elle doit être mal amarrée.

Claude Brieuil opina de la tête, puis plongea son regard vers la savane, comme s'il désirait s'assurer que le quadrimoteur continuait à monter. Au sol, un panache de fumée se dispersait doucement.

-Tribord toute ! S'écria-t-il en appuyant sur le palonnier. Fumée à babord !

Inattendu, un violent coup de boutoir fit vibrer la carlingue comme une coquille de noix. L'écho d'une déflagration retentit dans le cockpit. Interloqués, les deux hommes se dévisagèrent l'espace d'une seconde, puis se penchèrent vers les hublots.

-Merde ! Hurla Renard. Moteurs en feu !... Manœuvres d'atterrissage en catastrophe. Lance un MAYDAY à Salisbury. On aura besoin de leurs hélicoptères, ... si on s'en sort !

Au sol, les rebelles jubilaient. Le brusque mouvement tribord amorcé par le copilote n'avait pas évité l'impact du SAM-7 sur l'aile gauche. Mais Renard était un pilote chevronné ; il avait appris les manœuvres d'urgence aux commandes d'un avion de chasse de l'armée française. Ancien militaire, baroudeur et casse-cou dont la peur ne se décelait jamais dans le regard, il maîtrisait admirablement ses émotions. L'Indochine lui avait enseigné un sang-froid à toute épreuve. Il s'empara du manche à balai d'une main impavide, comme on saisit la bride d'un cheval fou, inclina le DC4 afin de rétablir l'équilibre à l'aide des deux moteurs intacts et coupa aussitôt l'arrivée du kérosène vers les moteurs en feu. Claude Brieuil communiquait avec la tour de contrôle de Salisbury :

- Salisbury ... This is QBCT ... MAYDAY – MAYDAY ... DO you read ? Over ...

- QBCT ... Read you loud and clear ... Sending choppers immediately ...  
Notify your exact position ... Over ...

Renard fouilla l'horizon, à la recherche d'un terrain propice à l'atterrissage. Devant lui, le fleuve Zambèze s'allongeait dans toute sa splendeur tropicale, brillant comme une coulée d'or fin. « Les rebelles apparaîtront vite sur les deux rives du fleuve » pensa-t-il. « Il faut atermoyer, donner le temps aux hélicoptères rhodésiens de parvenir jusqu'à nous »

Le DC4 perdait de l'altitude. Les six tonnes de viande devenaient un embarrassant impédimenta. Il était impossible de s'en débarrasser comme un lest.

Un réservoir de kérosène brûlait, et le feu s'amplifiait en libérant une épaisse colonne de fumée noire.

Devant eux, une île sablonneuse coupait le fleuve en deux.

- Nous atterrissons sur l'île, au milieu du fleuve, lança Renard d'une voix sèche. Impossible aux terroristes de venir nous chercher là. Prépare les manœuvres d'approche !

Le quadrimoteur prit le fleuve en enfilade. Un virage dangereux, la viande congelée grinça dans les filets, menaçant de les rompre à chaque instant. L'avion remonta le Zambèze, tout en s'approchant des eaux.

- Les hélicoptères seront ici dans une heure environ, annonça le copilote.  
- Espérons qu'ils seront là avant les crocodiles !

Renard maîtrisait l'appareil avec une habileté extraordinaire. Il parvenait à maintenir une allure horizontale malgré les deux moteurs défaillants. Une angoisse secrète tenaillait Claude Brioul, mais il ne put s'empêcher d'admirer le savoir-faire de son commandant. Devant eux, la langue de sable se rapprochait à folle allure ; ils frôlaient déjà l'eau brune du fleuve.

- Inutile de sortir le train d'atterrissage, il ne servirait à rien sur la vase !  
Des hippopotames s'ébrouaient dans la gadoue. Plusieurs crocodiles rampèrent vers le fleuve. Le DC4 toucha la plage, glissa dans un crissement aigu. La boue gicla de tous côtés ; les hélices décapitèrent des touffes de jonc. Un tumulus apparut soudain devant l'avion.

- Attention au choc ! Cria Renard.

Le DC4 fit un saute-mouton, rebondit sur le sable, puis s'arrêta net. Le choc fut d'une violence extrême. Les six tonnes de viande brisèrent le filet, et les carcasses congelées s'écrasèrent contre le cockpit avec le cri strident du métal qui se déchire.

\*\*\*\*\*

## PREMIERE PARTIE

## Kinshasa – Septembre 1975

« ... On avait toujours vu les petits se faire tondre et les puissants s'emparer de la laine. »

*L'œuvre au noir*  
Marguerite Yourcenar

|

## Claude Brieur

Le jeune homme s'allongea dans le confortable fauteuil du jet UTA qui l'emmenait vers Kinshasa. Il étira un bras, puis l'autre. Pas trop haut cependant. Le Stewart avait une allure efféminée ; il aurait pû croire à un geste d'appel. Les écouteurs diffusaient « La valse des fleurs » du Casse Noisette de Tchaïkovski. La mélodie printanière s'envolait sur l'aile du temps, bercée par l'imperceptible ronflement des réacteurs.

Claude Brieur vit passer l'ombre d'un souvenir. Cette valse l'emportait loin, très loi, dans le temps et l'espace, bien avant la fuite, bien avant l'indépendance du Congo. L'œuvre vernale était souvent jouée sur le lourd électrophone de la demeure familiale. Le leitmotiv enveloppait un flux et un reflux d'images lointaines, nimbées de brume. Plusieurs enfants vêtus de blanc jouaient sur les berges de l'envoûtant lac Kivu. Devant une maison à colombages, deux hommes riaient, le père de Claude et son meilleur ami, Myostox : un homme basané, fringuant, fort comme un volcan. Les enfants couraient, se bousculaient sur une pelouse bordée de bouquets diaprés. Les fleurs les plus belles, l'herbe la plus

douce, sur les berges d'un lac que l'on ne cessait d'admirer. Une enfance heureuse sur cette terre merveilleuse, hospitalière et fertile. C'était ça le Kivu !

La musique coulait, s'emportait, et chaque fleur, chaque parfum émoustillait les sens : hibiscus multicolores, fuchsias rutilants, corbeilles d'or, lantana, feuillages rouges, cytises aux grappes jaunes, tulipiers du Gabon, cannas bigarrés ...

Cela fut ton enfance Claude! Mais pourquoi cette brusque rupture en 1960 ? Le départ soudain vers Entebbe, le camp des réfugiés en Ouganda, l'Europe et son cortège de froideurs, d'amertume et de nostalgie ? Qu'avaistu fait, toi Claude Brioul, pour perdre ce paradis ? Pourquoi ce peuple d'africains délurés avait-t-il chassé les enfants ? ...

Claude arracha ses écouteurs. Cela ne servait à rien de ressasser ces plaintes de vieille concierge. Il revenait à présent vers ce Congo, devenu Zaïre. Une vague de chaleur caressa ses membres engourdis par une trop longue position assise. Il pressentit le ralentissement des puissants réacteurs, et devina les manœuvres préparant l'atterrissage. Claude était familier avec les rouages de l'aviation. Quelques années de formation accélérée aux EtatsUnis, une licence faite sur mesure lui permettait de prendre d'assaut l'aviation civile zaïroise. Que lui fallait-il de plus à vingt cinq ans, sinon un peu de cran et de courage ? L'aventure approchait, au bout du voyage, dans cette Leopoldville, ville humide, tentaculaire que les Zaïrois rebaptisèrent Kinshasa ?

Le Stewart minauda :

-Voulez-vous redresser le dossier de votre siège, et attacher votre ceinture. Nous atterrirons dans quelques instants.

Le visage pincé, il chaloupa dans l'allée et prit place à côté de la sortie de secours, face aux passagers.

A Kinshasa, ce premier vendredi du mois de septembre 1975 avait ouvert ses portes de forges dès le petit matin laissant passer une coulée de lave jusqu'au soir. Un de ces jours d'enfer où tout brûle autour de soi, où la sueur coule comme la bruine sur une vitre. Un jour de 50 degrés à l'ombre. La longue saison sèche qui s'étend de mai à septembre avait fait perdre à ses habitants l'habitude des fortes et moites chaleurs.

La soirée tomba sans crier gare. La brume recouvrait le Pool du fleuve de vapeurs bleutées. Sur les contreforts de Nsele, à faible distance de l'aéroport de Njili, d'épaisses masses de nuages regroupèrent leurs frondaisons de plomb. Petits nuages pommelés du matin, ils formaient à présent une meute sournoise, tonitruante, dangereuse. Un éclair ! ... Un ordre fut lancé. Les armées du ciel tournèrent leurs canons vers Kinshasa. Des éclairs fusèrent avec un grondement lointain. Le vent chevaucha en éclaireur, et regroupa une troupe enivrée, zigzaguant sous les arbres, soulevant la poussière en tresses blondes, se glissant sous les portes avec un sifflement sinistre. Les branches craquèrent, à bout de résistance. Quelques vieux arbres tombèrent. Les canons tonnèrent plus fort, à faible distance, arrosant la terre du crépitement des rafales de pluie. Des gerbes drues tombaient et rebondissaient comme des éclats d'obus. Les nuages se déchiraient en poussant des hurlements d'agonie. Quelque part dans le ciel, un barrage s'était brisé. Emportées par le vent, des vagues de pluie inondèrent la ville.

Après une heure de combat, l'orage victorieux poursuivit, ventre à terre, sa galopade vers le Bas-Zaïre. Il abandonna derrière lui une fine pluie d'occupation afin d'anéantir les vapeurs chaudes qui s'élevaient du bitume.

Dans la nuit, l'aéroport de Njili brillait d'un bel éclat neuf et lustré. La piste décorée de mille étoiles multicolores se préparait à accueillir le DC 10 en provenance de Paris, dont les projecteurs venaient de s'allumer. Le train d'atterrissage ronflait en résistant contre l'air qu'il échançait à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure. Les passagers galbaient leurs corps inertes contre la pénombre tamisée. Claude attendait le contact avec la piste, tapi solidement contre son fauteuil.

Dans le poste de pilotage, le commandant jeta un coup d'œil vers l'immense arbre de Noël qui annonçait la piste de Njili. Ses coéquipiers se courbaient vers les instruments; l'appareil descendait, attiré par les lampions bigarrés. Soudain, devant eux, ce fut la nuit, épaisse, insondable.

Le commandant cria : - Une panne de courant ! Plein gaz ! Manœuvres de décollage !

Les moteurs vrombissaient, surpris par les centaines de litres injectés en un tour de main. Le Stewart poussa un cri d'orfraie, la main sur la bouche. Tapissés d'une lumière blafarde, les bâtiments de l'aérogare défilèrent le long des hublots, puis disparurent. On repartait, l'avion s'élançait vers le ciel, vers les masses de nuages encore compacts. Puis le DC 10 tourna comme un épervier, au-

dessus de Njili, prêt à fondre sur les lucioles. Mais celles-ci s'obstinaient. Elles refusaient ce monstre ailé.

Le carburant manqua. En désespoir, le commandant obtint l'autorisation d'atterrir à Brazzaville, ... sur la berge opposée du fleuve. Il ne resterait plus qu'à passer la nuit dans l'avion, en guettant l'aube. Un passager au visage vultueux bougonnait et jurait contre le changement de programme. Il n'ignorait pas qu'il est préférable d'être accueilli à l'aéroport de Njili par un ami zaïrois. Les fouilles indiscretes, les tracasseries administratives y étaient monnaie courante, à moins de glisser un « matabiche »<sup>2</sup> dans la main du fonctionnaire. Enfin ! On ne pouvait rien y changer. Le DC 10 se gara près des hangars désuets de l'aéroport de Brazzaville. Les passagers se préparèrent à passer une nuit torride.

Le lendemain, à l'aube, l'appareil s'envola vers Kinshasa. Une heure plus tard les passagers débarquèrent à Njili. Il était à peine 6h00. Déserté, l'aéroport offrait sa façade grisâtre à la lumière du petit jour. Malgré la pluie de la veille, malgré la nuit, une haleine chaude s'engouffra dans l'avion, dès l'ouverture des portes. Etriqués dans leurs vêtements froissés, les passagers descendirent lentement la passerelle. La moiteur se collait sur leurs visages comme des sangsues invisibles. On marchait vers le hall d'arrivée de travers, en crabe, pour se libérer de cet inconfort malsain.

L'Européen rubicond étouffait, jurait en reconnaissant le sol zaïrois. Il s'en prit au lampiste, au bas de la passerelle. Il marmonna des injures en flamand et rattrapa de justesse son dentier.

Claude regarda autour de lui. Quelques africains traînaient lascivement devant le hall d'entrée, à l'affût du touriste. Le jeu de cache-cache commençait auprès de ces « malins », une inexorable chasse à l'argent du Blanc. Il allait encore en découvrir des légions, de ces « malins » à l'affût de la proie blanche, à l'affût du « mundele » L'Africain n'a-t-il pas toujours été un chasseur ?

Sur l'aire de parking, un groupe de zaïrois s'activait autour d'un DC 4 préhistorique, dont la tôle boursouflée, s'acharnait à rester unie. Les moteurs badigeonnés de cambouis souffraient de rhumatismes. Du cockpit, un pilote grisonnant fit un signe de pouce à son acolyte, resté au sol. Un moteur crachota ; l'hélice hésita, repartit, s'enchevêtra dans sa course circulaire, puis s'élança en libérant une âcre fumée noire. Le second moteur s'enclencha. L'homme aux commandes penchait la tête par le hublot et surveillait les moteurs avec flegme. Au sol, le Zaïrois agitait sa main dans un mouvement rotatif qui s'accélérait avec l'hélice. Soudain, de grosses flammes bleues léchèrent les ailes; le carburant

---

<sup>2</sup> Bakchich

prenait feu dans le moteur. Les passagers du DC 10 reculèrent devant cette menace. Les sacs à main se figèrent comme des enfants à la traîne. Le commandant ne s'inquiétait pas. Son regard de vieux baroudeur plongea droit dans les flammes et rejoignit les entrailles du moteur essoufflé. L'injonction suffit. L'hélice s'élança, rattrapa le temps perdu et souffla les flammes. Enfin, les quatre moteurs crachotèrent, l'avion vira sur lui-même, roula vers la piste dans un vacarme de cliquetis. Il atteignit le ruban d'asphalte, remonta son museau vers le ciel, flaira l'odeur des herbes fauchées la veille, renâcla puis s'ébroua. La glissade commençait avec lenteur. Il roula, accéléra devant l'aérogare, atteignit presque le bout de cette longue piste, ... et, lentement, très lentement, monta vers l'azur après avoir caressé du ventre l'herbe dorée de la brousse.

Claude Brioul se tenait à l'entrée de l'aérogare. Perplexe les deux poings sur les hanches, il n'en revenait pas. Dubitatif, il murmura :

- C'est de la folie ! Un vieux coucou qui prend feu, continue sa route comme s'il était flambant neuf ; ... et traîne sur une piste de 2 kilomètres avant de décoller. Il doit être surchargé et le commandant est un casse-cou irresponsable.

L'état des quelques autres appareils Britannia, Viscount, DC 3, CL 44, garés le « tarmac » de Njili lui prouva que l'aviation civile zaïroise se constituait d'un reliquat de vieux joujoux abandonnés par les pays développés. Les entrepreneurs de ce pays ne risquaient pas d'investir leur capital en matériel neuf. On sentait que l'argent sortait par tous les pores de ce pays. Economie à sens unique dont on pompait les trésors vers les comptes Suisses, Monégasques et Américains.

Les passagers se ruèrent vers un guichet sordide, tendirent leurs passeports entre deux panneaux de contreplaqué, tout en se penchant pour observer les simagrées de l'agent d'immigration, à travers le rictus. En face, une hypogée touristique, enjolivé de rideaux poussiéreux et déchirés, invitait le touriste étranger à se rendre au Kivu. Des affiches décollées attestaient de la beauté délavée de cette région lacustre, mais n'inspiraient aucune confiance quant à la propreté de ses sites. Le tourisme était une affaire dépassée !

Les rapaces du service d'immigration sommeillaient encore. Leurs commensaux n'attendaient pas ce vol matinal. Il sembla facile de se faufiler entre les mailles desserrées du « matabiche » par-ci, du « matabiche » par-là. Mais les douaniers ne dormaient que d'un œil. L'autre œil aperçut une proie apeurée qui cherchait à passer muscade derrière les colonnades. Le passager rougeaud titubait dans un champ de panicauts séchés. Ses mains serraient deux sacs gorgés de cigarettes et de whisky. Son regard planait par dessus son menton, au-delà des frontières, à la recherche de l'aimable *protocolequi-règle-tout*, mais qui ne se manifestait pas. Les yeux globuleux quittèrent les confins de ce pays sécurisant

et heurtèrent de plein fouet ceux du douanier aux abois. La Flandre rencontrait le Zaïre. Il fallait jouer serré.

- Je suis monsieur Van der Loop, et je travaille pour monsieur Myostox, annonçait-il avec mignardise.

- Ouvre ton sac ! Répondit le douanier avec un détachement qui signifiait « Je m'en fou ! »

Van der Loop atermoya :

- Vous connaissez mon protocole? Jean ? Le gros Jean ?

- Connais pas ! Qu'est-ce ti as fouti dans ton sac ?

Van der Loop grasseyait. Son visage rondelet se grenela de rose foncé puis d'une teinte cramoisie. La balle revenait dans le camp zaïrois.

- Ouvre ton sac ! Répéta le douanier, d'une voix absente.

Van der Loop balbutia en dodelinant de la tête. Ses oreilles, largement épanouies à la naissance d'un front dégarni, se penchaient à droite ; il mimait la surdité. Sa physionomie bonhomme, un peu rustre, signée et couperose, décelait ses origines de fils de boucher. L'empreinte de cette profession restait vivante dans ses violentes colères et dans ses bruyants éclats de rire.

Sans opposer plus grande résistance, il avoua sa défaite et abandonna son bien à la rapine du douanier. Il assista, impuissant, à la confiscation du whisky.

- Beaucoup trop ! Marmonna le fonctionnaire en vidant les sacs de leur précieux contenu.

Allégé, Van der Loop passa la frontière en injectant de grossiers propos dans sa langue natale. Il aborda Claude sur le parvis :

- Godverdomme ... ! Ce sont des bougnoles, on ne les changera jamais.

Il fulminait, menaçait, cherchait un exutoire à sa colère et attaquait, à coup d'épaule, les jeunes porteurs agglutinés autour de lui, qui s'efforçaient de lui dérober ses bagages.

A ses côtés, Claude marchait d'une allure féline. Grand, élancé, la souplesse du sportif frémissait le long de ses membres musclés. Il portait un pantalon de mohair grège, et une chemisette blanche. Sobre, n'abusant pas de coloris sans équilibre, Claude n'en rejetait pas moins l'uniformité. Son visage révélait l'intelligence candide des êtres directs, pleins de franchise avec le monde qui les entoure, vivant en symbiose parfaite avec la nature. Il était pourtant de ces hommes dont la mémoire fait défaut, mais habitué à vivre avec cette insuffisance

comme un paraplégique avec sa chaise roulante. Il comblait aisément cette lacune par une merveilleuse organisation des faits, des gestes et des images qui s'impressionnaient dans son cerveau. Classés avec méthode, ceux-ci se rappelaient au souvenir sans effort particulier. Modéré dans ses pensées, primesautier dans ses décisions, Claude donnait l'impression d'être laissé pour compte dans la distribution des vices contemporains. Un de ses amis, excédé, s'exclama un jour :

- Tu n'as donc aucun vice ?

Claude répondit avec conviction :

- Mon vice, c'est l'oisiveté. Malheureusement, je n'ai pas le temps de le cultiver.

Né sur une terre étrangère, exilé sur la terre de ses aïeux durant son adolescence, il était de ces hommes qui, très jeunes, ont été dépossédés du royaume de l'enfance, et pour qui la vie devient un voyage perpétuel. Cette brusque migration, à l'âge où l'adolescence tourmente le corps et l'âme, déchira ses rêves et lui insuffla une nostalgie sans répit. Il n'avait plus de prairie, de maison, de champ vague, de vieil arbre qui lui rappelle son enfance. Tout avait fuit, en ne lui laissant que le souvenir d'images harmonieuses et de bonheur serein. On ne garde de l'enfance que les meilleurs clichés.

Lassé de l'Europe, fatigué des chimères qui nourrissent les populaces hébétées du vieux continent, assoiffé d'idéal, Claude Brieuil décida, à l'âge de 25 ans, qu'il était temps pour lui de partir à la recherche de « l'Atlantide », de cette terre lointaine où ses souvenirs l'attiraient avec la force inouïe du destin. Tel Ulysse, il revenait vers Ithaque.

De vieilles guimbardes jaunes s'alignaient sur le parvis de l'aérogare. Plusieurs cris jaillirent : 'Taxi ! Taxi ! Ici patrons !' Van der Loop entraîna Claude vers le premier véhicule dont les pneus étaient usés jusqu'à la corde. La tôle boursouflée, déformée, écrasée, attestait de l'adresse du chauffeur, et du peu d'état qu'il faisait des apparences.

- Venez un peu s'asseoir ici patron ? Fit ce dernier avec un accueillant sourire.

Van der Loop prit place derrière le chauffeur, alors que Claude était invité à s'asseoir sur un siège éventré par un ressort. Il n'y avait pas d'autre choix. Le siège avant servait sans doute de canapé dans la mesure du chauffeur. Aux pieds de Claude, un trou béant lui permettait d'admirer la couleur du bitume.

Le moteur refusa de démarrer ; plusieurs gosses en haillons poussèrent l'ancêtre. Au bout de quelques instants, le tuyau d'échappement vomit une épaisse fumée noire vers les dents blanches des bambins. Cette éructation

pestilentielle permit au moteur de tourner sur deux pistons, et aux enfants de se sustenter les poumons de cette drogue âcre et bon marché. Cahin-caha, les deux voyageurs prièrent avec ferveur que les trente kilomètres qui les séparaient de la ville, soient parcourus sans embûches.

Le taxi atteignit l'autoroute qui reliait l'aéroport de Njili à Kinshasa. Brisée, à coup de pare-chocs contondants, tordue, tailladée de cicatrices, la peau gluante, elle sinuait comme un reptile au cœur d'une foule bariolée, d'où surgissait parfois un chien jaune squelettique, fatigué de vivre. Quelques désœuvrés firent irruption devant le taxi et traversèrent en crabe, au dernier moment, comme des toréadors fous et provocants. La foule s'engouffrait dans de gros camions « foula-foula » ou des camionnettes « kimalu-malu ». Des visages convulsés apparaissaient derrière les barreaux des véhicules. Les êtres entassés, serrés, pilonnés, souffraient de longues heures de claustration avant d'être déposés en ville, comme un menu crottin.

Des femmes traînaient leurs marmailles, accrochées aux pans du « wax »<sup>3</sup>, et traversaient la chaussée sans s'aviser des automobiles. Elles trottaient, n'ayant qu'un but en tête : la berge abritée, droit devant. Les pneus crissèrent, hurlèrent, ... la mère poule et ses poussins bondirent de côté, poursuivirent leur course innocente en souriant l'insouciance à pleines dents. Van der Loop jura, tendu comme un arc :

- Regardez-les macaques ! Godverdomme ! Godverdomme ! Comme des poules et des chèvres ! Et ça rigole comme des bienheureux !

Abasourdi par tant de coloris, Claude penchait son corps de travers et tâchait d'éviter le ressort douloureux et le trou du plancher. Deux pantins gesticulèrent devant le tapecul : des gendarmes coiffés d'une sorte de pot de chambre. Van der Loop hurla :

- Fonce, bon Dieu! Accélère imbécile !

- Mois yé suis pas « Bon Dieu » et pas « Imbécile », répondit béatement le chauffeur.

Le ciel se faisait bas ; grisâtre, agglutiné d'épais cumulus, rougis par la cape cinabre des flamboyants. Autour des cases, le sol était désherbé, pilé – une habitude de village pour éloigner les serpents – et revêtait la teinte des peaux de chien lépreux. Le chauffeur hésita, perdit les pédales, et termina sa course aux pieds des représentants de l'ordre. Un salut militaire qui ressemble au début du signe de croix fut poursuivi par un ordre en lingala :

- Papiers !

---

<sup>3</sup> Robe en tissus imprimés

Le chauffeur tendit un grimoire douteux. Le casque se souleva afin que les yeux puissent mieux voir ce qu'ils ne savaient pas lire. L'homme aperçut alors ... l'aubaine, la manne du ciel : deux européens ! L'attitude changea, le militaire tendit le premier parchemin, et lança un nouvel ordre en français :

- Billet de vote, certificat médical, acte de naissance !

Perplexe, le chauffeur dévisagea ses passagers. Le militaire renchérit :

- L'infraction est déjà consommée !

Van der Loop fustigeait :

- Regardez-les, ces cosmonautes ! On ne peut pas leur donner une feuille blanche sans qu'ils ne la badigeonnent d'empreintes digitales.. Ils en sont encore à l'âge de pierre et l'Europe leur donne l'automobile, les fusées et la pénicilline ! Et ils se croient en droit de faire les malins ! Ils sortent de la brousse et s'estiment en droit d'exiger tout ce qui peut se consommer ! Ils sont complexés par une croissance trop rapide ...

- Vous exagérez monsieur Van der Loop, interrompit Claude. Ne jugez pas un peuple sur quelques individus ! Ne craignez-vous pas que l'un d'eux vous donne un jour une leçon ?

- Avez-vous déjà vu un homme recevoir une leçon d'un singe ? Ces deux-là attendent le matabiche. Eh bien, ils peuvent crever la bouche ouverte. Ils sont tellement bouchés qu'ils ne comprennent rien, en dehors du mot « matabiche » !

Claude s'adressa au chauffeur :

- Peut-on clôturer l'affaire avec un paquet de cigarettes ?

- èèèè ... marmonna ce dernier, en poussant le menton vers l'avant.

- Pour votre gouverne, ce sabir signifie « oui », ajouta Van der Loop.

Une fine pluie annonça un nouvel orage. Les militaires s'impatientaient, anxieux de trouver un abri avant la tempête. Claude tendit quelques cigarettes, et l'affaire fut close, sans palabre inutile. Le taxi reprit sa route. Le pare-brise se couvrait de gouttelettes. Le chauffeur saisit un essuie-glace sous son siège, sortit le bras par la vitre avant, et frotta vigoureusement la surface de verre. Van der Loop cherchait à remonter sa vitre. Le chauffeur devina son intention. - Elle est fouti patron !

Le passager grogna de nouvelles imprécations .

- Fouti, fouti ! ... tout est fouti dans ta carriole ... foutu voiture, foutu pays, foutu climat !

Un bus « kimalu-malu » les doubla ; les roues avant adhéraient à peine au sol, haussées par le poids de dizaines de corps accrochés aux ridelles de la benne arrière. Le capot entrouvert, dévorait la moitié d'un homme dont le bras, figé dans le moteur, tenait une pièce défaillante. Entre les cases, sur une esplanade de terre

battue, défilait plus de six cents bus abandonnés, « cannibalisés », alors que le long des routes, une procession de fourmilière entraînait des milliers de zaïrois aux plaisirs de la marche à pied.

La ville respirait mal ; un voile bleuté, trouble, et vapoureux s'exhalait entre les êtres et les choses. L'humidité atteignait son paroxysme. De brûlants rayons de soleil aspiraient encore, par gorgées, l'eau stagnante des flaques. Le Pool Malebo exhalait un halo d'évaporation sur sa surface de palatine. Le ciel s'obscurcit davantage et un silence de nuit accabla la ville, puis les lourds nuages ardoisés soufflèrent des rafales sous les manguiers, secouant feuillages et fleurs étoilées d'un long frisson. Le vent rageait, ployait les corps sous un fardeau de poussière cinglante et contournait les immeubles dans une course à perdre haleine. Des hommes fluets, retardataires, couraient à la recherche d'un abri. Les aspersion de pluie fine lancèrent un dernier avertissement. L'orage était là, son épiceutre voguait au-dessus de la cité. Les trombes d'eau tombèrent ; on ne vit plus rien devant soi. La ville se couvrait d'un sombre manteau lézardé, déchiré à grands coups de tonnerre. L'eau giclait comme le grain lancé par un semeur. Les rues devinrent rivières, les caniveaux, torrents d'où s'élançaient avec fracas des colonnes d'eau brunes. Le foudre s'abattit sur des cases. Caché sous l'exiguïté de quelque tôle érugineuse, le monde des humains pria ses dieux et ses fétiches pour que s'arrête le cataclysme. Par la vitre ouverte, Van der Loop recevait des froides gifles de wassingues mouillées. Claude, mieux abrité, se préoccupait du ressort pernecieux, et de l'eau qui sourdait entre ses jambes.

Le taxi tomba dans un nid de poule, et s'immobilisa. Les forces des ténèbres tournoyèrent autour de l'épave, chuintèrent sous les tôles et projetèrent des vagues de pluie et des lambeaux d'arbres déchiquetés.

Attendre était le mot d'ordre.

Une heure plus tard, le ciel se dégagea. Lavée de sa brumasse, l'atmosphère resplendissait de teintes lustrées. L'orage avait transformé la nature comme une métamorphose douloureuse d'où surgissait un paysage flambant neuf, libéré de son exuvie. Après maints efforts le taxi reprit confiance et accepta de terminer son périple vers la capitale.

Abattu par un coup de vent, un wenge, aux thyrses de pâle lilas, barrait la route. L'arbre gigantesque écrasait une fourgonnette bleue. Indemne par on ne sait quel miracle, le propriétaire contemplait son véhicule mutilé. Le bitume coulait de l'autre côté, comme un canal gris-bleu, parcouru par le frémissement d'une risée. Il était impossible de passer ; on prit un chemin de traverse. Une venelle boueuse rejoignait une rue qui zigzaguait à travers la cité. Le taxi se colla derrière un camion comme un rémora sur la coque d'un chalutier. Il traversa la

cité derrière le « foula-foula », et reçut des bouffées de fumée âcre sur sa calandre. La rue charriait des escargots humains en vadrouille. Les couleurs, le bruit, et la moiteur saoulaient. Claude et son cicérone transpiraient la crasse des tuyaux d'échappement. Dans les ruelles transversales se côtoyaient poules, tas d'immondices et enfants nus s'ébrouant dans l'eau stagnante avec des canards jaspés. Les maisonnettes s'entassaient sans ordre, accoudées à l'ombre falote de palmiers ébouriffés.

Dans la foule, deux poliomyélitiques traînaient sur le sol leurs corps atrophiés. Leurs pieds difformes projetaient de maigres jambes vers l'avant, alors que le poids du corps reposait sur les bras tendus vers l'arrière. Les mains sur le sol, ils poussaient leurs carcasses faméliques, désarticulés, avec des colonnes de jambes musclées pour tout horizon. Dans cette Cour des Miracles en quête du thaumaturge, l'éléphantiasis étendait des jambes enflées, et lorgnait, avec envie, les convulsions de ces débris humains.

Le taxi parvint enfin à la lisière des tours de béton, sur la terre amie, hospitalière du citadin. Aux pieds d'un gratte-ciel, un trop-plein d'immondices, surgen de l'arbre de béton, croissait autour d'un tombereau. A peine recouvertes d'oripeaux, des fesses d'ébène y tressaillaient. Le taxi éternua plusieurs fois. L'pilote redressa sa tête recouverte d'un passemontagne ; ses yeux étaient cachés derrière d'épaisses lunettes de soudeur. Il planta sa mâchoire maculée dans quelque vieille peau de papaye, alors qu'un essaim de mouches vertes grésillait, attiré par les miasmes putrides des détritiques. Un compère de soudeur alpin était assis sur le trottoir. Les jambes écartées, il laissait traîner ses attributs démesurés à travers les lambeaux d'un pantalon.

Van der Loop trouva bon d'épiloguer :

- Vous voyez ces malades mentaux en liberté ? Encore une ineptie locale. Le directeur de l'hôpital psychiatrique garde les subventions de l'Etat pour couvrir ses propres dépenses. Les employés ne sont plus payés, la nourriture fait défaut et les toqués assiègent la ville !

Claude ne répondit pas. Van der Loop présentait-il les faits tels qu'ils étaient ? Il était trop préoccupé par le siège pernicieux et les images qui l'assaillaient. Il lui était impossible de réfléchir. Un foula-foula s'arrêta. Une femme affolée en jaillit, déposée sur la chaussée après de multiples convulsions. Elle regardait vivement autour d'elle, avec un profond désespoir. La détresse se lisait sur son visage. Elle courut enfin vers le tronc d'un manguier, tout en relevant les pans de son wax jusqu'à la limite de la décence. Elle se courba, dos contre l'arbre ; un chuintement liquide lui arracha un soupir de soulagement. Le chauffeur éclata

d'un rire obscène. Van der Loop ne se décourageait pas. Revêche, il déversa son fiel :

- Vous pouvez constater que ce pays n'a rien de commun avec celui que vous avez quitté, il y a quinze ans. Ce n'est plus un pays en mutation ; c'est un pays de fous, où seuls les fous comme nous peuvent vivre. La terre y est bénie ; les hommes y sont maudits ! La nature y a déversé d'immenses richesses que les hommes gaspillent et détruisent par leurs guerres tribales, leur évolution pénible et leurs abus de toute nature.

La diatribe de Van der Loop semblait trop amère au jeune pilote.

- Il m'est impossible de croire que tout se limite à ce que nous avons vu aujourd'hui. Kinshasa est une ville gigantesque ; on y retrouve sans doute la folie de toutes les grandes métropoles. Je désire aller plus loin, découvrir l'âme des cités, revoir la magie du Kivu et la beauté de ses lacs. A présent, je suis éreinté par le voyage, par l'orage et ce taxi. Je rentre à l'hôtel afin de me reposer. Demain, je rendrais visite à monsieur Myostox, un ami de mon père.

- Eh bien, ça alors une foi ! Fit Van der Loop, nous aurons l'occasion de nous revoir chez monsieur Myostox ! Votre jugement sur ce pays sera des plus intéressants, et servira une fois de plus à me prouver l'exactitude de mes pensées. Je suis employé par monsieur Myostox depuis plusieurs années. Il n'y a personne qui connaisse mieux le Zaïre que cet homme-là. C'est un bon psychologue et il a le génie des affaires.

-Vous êtes peut-être un bon comptable ou un excellent technicien monsieur Van der Loop, mais je ne crois pas que monsieur Myostox vous emploie pour votre connaissance de la psychologie africaine.

Claude salua son compagnon d'infortune d'un signe laconique, et descendit à l'hôtel. « Le colobe » Dans l'ascenseur qui le menait à sa chambre, le porteur s'enquit des besoins du voyageur.

- Je connais une bonne infirmière pour toi patron, si ti veux?

Claude n'aspirait qu'à recevoir les bienfaits d'une douche vigoureuse sur ses muscles endoloris, et se plonger dans un sommeil réparateur. A demi-plongé dans les bras d'Orphée, il répondit évasivement. Quelques instants plus tard, nu sous la douche, il constata que celle-ci n'émettait qu'un gargarisme stérile. On frappa à sa porte. Il ceignit sa taille d'un essuie-main et s'apprêta à dilapider l'intrus ... Une africaine étrangement maquillée, défrisée, vêtue d'une jupe trop courte, calquait ses formes replètes dans l'embrasure de la porte. La mijaurée traîna ses ongles sales sur le torse découvert de l'Européen. Abasourdi, Claude se réveilla sous l'effluve d'un impérieux parfum boucané. La fille fit vibrer ses faux cils comme des branchies.

- Ti veux une infirmière patron ? Yé suis là ! Yé m'appelle Félicité, et yé peux te faire monter au paradis.

L'haleine fétide de « chikouangue »<sup>4</sup> arrosée de pili-pili heurta Claude en plein visage.

- Non mais ! ... Vous êtes folle. Allez-vous en ! Je n'ai rien demandé. Allez-vous en !

- Toi comme Adonis. Toi aimer ma bouche, et tout et tout, poursuivit la péripatéticienne en le poussant vers la chambre.

Celui-ci sorti brusquement de sa léthargie. En un tour de main, la fille se retrouva face au mur du couloir, devant deux préposés à la sécurité de l'hôtel, alertés par l'esclandre.

- Fichez-moi cette fille dehors, et laissez-moi dormir! S'écria Claude hors de lui, en fermant la porte.

Las, vidé de toute énergie, il tomba sur le lit de cette chambre aux murs verdâtres, agrémentés de quelques masques du Bas-Zaïre. Le sommeil s'instilla très vite dans ses pores, ses yeux s'embrumèrent, son cerveau enclencha un projecteur qui arrosait l'écran du subconscient d'images de rêve, désordonnées, anarchiques: une ville d'Europe cernée de palmiers, attaquée par une meute de fourmis noires, sous un ciel nébuleux, plombé de nuages sales. La voûte céleste se déchira comme un édredon, et laissa tomber une neige éclatante, froide et revigorante.

Le rêve est la poubelle des émotions.

\*\*\*\*\*

---

<sup>4</sup> Pâte de manioc cuite à l'étouffée

## II

Myostox

Claude dormit seize heures d'affilée. Par la fenêtre dont il n'avait pas tiré les rideaux, il distingua la faible lueur de l'aube dans laquelle tombait des milliers de flocons de neige, d'étincelants cristaux oniriques. Il ferma un lourd vantail sur son sommeil, et s'avisa du monde qui l'entourait :

- « Que font ces masques au sourire grotesque et crispé contre les murs de ma chambre ? Où suis-je ? ... Oh oui, ... en Afrique, au Zaïre, à Kinshasa, à l'hôtel « Le Colobe ! Mais pourquoi neige-t-il ? »

Autant de pensées qu'il évoquait avec la lenteur des êtres qui s'éveillent d'un profond sommeil.

Claude se leva et fixa la fenêtre devant laquelle voletaient quelques papillons blancs. Un spectacle époustouflant l'accueillit. Dans les rues esseulées du dimanche, une procession soufflait des millions de pèlerins blancs ..., blancs comme neige, neige comme dans son rêve. Une éclosion de chrysalides, décidée pour un seul jour parmi les premiers jours de la saison des pluies, semait du sol jusqu'à la cime des fromagers, des millions de papillons blancs vers une direction unique, inconnue des hommes. Claude salua avec plaisir l'accueil que lui réservait la nature. Fallait-il y déceler un présage, un signe du ciel ? Il n'y croyait pas davantage qu'aux étoiles filantes. Il pensa néanmoins qu'il serait bon de contrôler plus tard si son existence et sa carrière au Zaïre auraient un lien quelconque avec cette éclosion instantanée.

Il fut alors atteint d'une nausée indécise. Il se souvint que son dernier repas fut une petite-déjeuner couvert de cellophane, ingurgité la veille, dans l'avion. Il prit un bain et s'habilla. Quelques instants plus tard, le jeune pilote prenait place sur un des hauts tabourets disposés autour d'un bar, dans le restaurant « La Paillote » Quelques piliers de bois laqué soutenaient une frange d'herbes sèches

qui allongeait sa collerette au-dessus du bar et des tables basses. Ce chaume rappelait la savane, et offrait un berceau poussiéreux où se multipliaient insectes et rongeurs.

Trois demoiselles âgées, touristes américaines trahies par les angles aigus de leurs lunettes et par leur accent nasal, balançaient leurs jambes comme des jouvencelles, du haut des tabourets. Avides d'émotions fortes les trois veuves attendaient leurs œufs au plat en caquetant les dernières nouvelles de la Voix d'Amérique. Un serveur s'approcha de Claude, lui présenta la carte, et planta son épaule fatiguée contre un madrier. Les Américaines bavardaient à bâtons rompus, tandis qu'au-dessus d'elles, un cancrelat téméraire quittait son taudis de chaume, afin de se sustenter à leurs dépens. Il descendit le long du pilier, et parvint sans trop d'hésitations sur une natte en raphia, destinée à recevoir les assiettes garnies. Malheureusement le service était lent, et les clientes n'étaient pas encore servies. De plus, elles réagirent fort mal aux intrusions de cette blatte. Une expression d'effroi parut sur le premier visage. Bouche bée, la seconde indiqua du regard l'objet de leur catalepsie à celle qui recevait les honneurs de la visite. Celle-ci découvrit alors à l'intrus devant elle. Brandissant couteau et fourchette, elle piaula :

- *Get out of here ! Dirty thing! Get out of here!*

L'insecte continuait paisiblement sa recherche aveugle, à coup d'antenne à droite et à gauche. La veuve terrorisée saisit le coin du sous-plat, et le secoua vivement avec une grimace de profond dégoût. Le cancrelat s'envola et disparut sous les meubles.

Claude s'adressa au serveur :

- Je désire un jus d'orange.
- Y-a pas patron, répondit le Zairois sans bouger, tout en se curant les dents.
- Donnez-moi alors un jus d'ananas.
- Y-a pas patron.
- Bon! Donnez-moi un morceau de papaye avec du citron.
- Y-a pas non plus!

Claude plongea un regard dubitatif dans les yeux atone du garçon, puis ajouta avec irritation:

- Dites-moi alors ce qu'il y a ?
  - Comme ti veux, répondit le serveur impassible.
- Claude tenta une dernière requête.
- Donnez-mois une omelette au fromage ...
  - Y-a pas des œufs !

Il saisit alors un billet de dix zaires, le plia soigneusement sous les yeux du garçon et le lui glissa dans la main.

- Maintenant, tu me donnes un jus d'orange, une papaye au citron, une omelette au fromage, des toasts, et du café !

- En tout cas patron, vraiment, tout ça il y a, répliqua le citoyen en souriant.

Il aperçut alors le cafard qui regagnait ses pénates, juste à la hauteur de ses yeux. D'un coup d'ongle preste et inattendu, le garçon écrasa l'insecte sous le regard horrifié des trois demoiselles.

'Si tu as faim, ne t'aventures pas sur le chemin de plus affamé que toi', dit un proverbe indigène.

Claude termina son fade repas sans sucre ni beurre, puis décida de rejoindre sa chambre afin de téléphoner à Myostox ainsi qu'à ses parents, en France. Le préposé téléphoniste lui promit la France en moins de cinq minutes, puis annonça sa visite après la communication, afin de recevoir l'enveloppe qui devait contenir quelques billets. C'était le prix du service rendu, ... le matabiche, institution nationale intangible.

\*\*\*

Lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans sa superbe demeure de style colonial, Louis Myostox s'apprêtait à partager son petit-déjeuner avec l'ambassadeur Mafuta, récemment promu Commissaire d'Etat aux Affaires Etrangères. L'homme d'affaire commençait sa longue journée à quatre heures du matin : une heure de yoga, poursuivie par une heure de réflexion dans la fraîcheur matinale de son merveilleux jardin, l'introduisaient aux informations de France-International, au défilé des valeurs boursières, puis à une bonne heure de travail avant le petit-déjeuner, servi quotidiennement, depuis plus de trente ans, par le brave Célestin.

Myostox rejoignait le long couloir, fleuri de glaïeuls et de baccaras importés, qui menait à la véranda, lorsque Célestin lui tendit l'appareil.

- C'est Monsieur Brioul, fit le serviteur.

- Allo ! Myostox à l'appareil, dit-il avec emphase, d'une voix ferme et grave, la main libre figée dans la poche de sa saharienne bleu-ciel.

- Bonjour monsieur Myostox. Mon père m'a prié de vous appeler dès mon arrivée. Je dois vous remettre un pli de sa part.

Myostox se souvenait vaguement du fils de son ami Brioul. Plus de quinze années s'étaient écoulées depuis leur départ vers l'Europe. Le jeune garçon qu'il avait connu serait sans doute méconnaissable à présent.

- Bonjour Claude ! Je vous souhaite la bienvenue au Zaïre. Pourriez-vous passer chez moi dans une heure environ? Vous partagerez notre déjeuner, n'est-ce pas ?
- Je vous remercie. Je serais chez vous à l'heure convenue.

Après un au-revoir lapidaire, Myostox se dirigea vers la véranda, protégée des moustiques par un fin treillis. La fraîcheur du petit matin permettait d'y prendre le premier repas de la journée. Les autres repas étaient servis dans une salle à manger climatisée. L'humidité ambiante de cette barza convenait admirablement à la croissance de magnifiques orchidées, suspendues aux poutrelles du plafond. Plus de vingt espèces étaient ainsi réparties parmi des cornes de cerfs, sur cette barza d'où le regard dévalait de la pointe de Kalina aux rapides du fleuve. Orchidées miniatures d'un jaune lumineux, belles orchidées purpurines tavelées de mauve scintillant, lianes camaron blanches aux lèvres fardées de rouge, originaires des Mascareignes, Vanda d'Océanie, et autres épiphytes dont l'une portait des pétales lie-de-vin.

Une table ovale était dressée au cœur de cette serre exotique. Une nappe de camaïeu portait une porcelaine de Limoges aux marlis dorés, agrémentée de couverts en argent massif. Myostox s'apprêtait à féliciter son majordome pour sa mise en place, lorsque le téléphone sonna. Le vieux boy marcha de guingois vers le récepteur; sa calvitie lui conférait un air de sagesse teinté d'autorité séculaire. L'osmose de trente années de services dévoués auprès de Myostox se lisait dans ses manières. Il répondit en imitant son maître, la main libre en poche.

- Allo ! Célestin à l'appareil ... Oui, un moment ! ... C'est l'Honorable Citoyen Lipamwa, rédacteur en chef du quotidien « Moko », annonça Célestin après avoir posé la main sur le combiné.

- Qu'il me rappelle plus tard !

Célestin n'ignorait pas ce journaliste prétentieux, hautain et guindé. Il ajouta une touche personnelle en répondant:

- Désolé Honorable Citoyen, Le patron est encore dormi. Rappelle plus tard !

Sur ces entrefaites, un Mercedes noire, limousine dernier modèle, s'arrêta devant le haut portail en fer forgé. La sentinelle de garde reconnut la voiture de l'ambassadeur Mafuta et poussa les lourds vantaux. Les pneus crissèrent sur le gravier qui longeait une pelouse bordée de cannas garance, jaune et orange. Deux poinsettias y étendaient leurs feuilles carminées près d'un skeels à chevelure grêle comme celle d'un saule pleureur.

La limousine s'arrêta aux pieds d'un large perron devant la façade de l'imposante demeure à double étage, et y déposa l'ambassadeur avant de se garer aux côtés d'une limousine blanche identique: celle de Myostox. Ce dernier attendait son invité devant l'entrée principale. Grec mâtiné de français de sa mère,

Louis Myostox approchait la cinquantaine. Grand et mince, il ne portait que sahariennes bien coupées, aux teintes sobres. Les yeux bruns, vifs, omniscients, plantés dans un visage hâlé, semblaient toujours percevoir le sens profond des expressions sur le visage de ses interlocuteurs. Une fine moustache grisâtre surplombait une bouche bien dessinée où se devinait le sourire posé des êtres intelligents et talentueux. Le front était légèrement ridé par les années et quelques drames qui auraient brisé la vie et la carrière de tout autre que lui. Il possédait un extraordinaire sens des affaires, aiguisé par de nombreuses années d'expérience dans un pays en proie à des mutations douloureuses. Affairiste sagace, un peu gandin, il n'en était pas moins d'une intégrité rigoureuse dans ses transactions. Les grands du pays lui vouaient une profonde estime.

L'ambassadeur Mafuta, quant à lui, représentait l'exemple type du politicien zaïrois habitué à sauter d'un ministère à l'autre, lors des fréquents remaniements ou d'une capitale à l'autre, selon le bon vouloir de l'autorité suprême. Les remaniements et les nominations étaient fréquents dans son pays. Le Président évitait ainsi que ses barons ne s'accoutument à une poste et ne deviennent despotes d'une région, de l'armée ou de l'administration. Le pouvoir central était trop jeune que pour souffrir l'éveil du tribalisme ou risquer l'emprise d'illuminés sur une populace disposée à croire au pouvoir des sorciers. Mafuta fut l'un des premiers zaïrois licenciés en Droit et Sciences Politiques d'une université belge, avant l'accession du pays à l'Indépendance, en 1960. Son sens de la palabre et son flair politique lui permirent de traverser les sombres années, et d'en ressortir rehaussé de la gloire des vainqueurs. Quelques services rendus lors de la sanglante révolte muléliste lui valurent la reconnaissance du Président. Il se trouvait ainsi en tête de liste des privilégiés à qui l'on attribue des charges d'excellente rentabilité financière. Hédoniste, Mafuta se targuait de pouvoir citer les meilleurs restaurants d'Europe pour y avoir été client, lors de ses différents postes d'ambassadeur. L'abus de gourmandises avait arrondi son embonpoint à la limite de la décadence physique. Parfumé à l'excès, narcissique, il ne portait que des « abacos »<sup>5</sup> taillés en Italie, ainsi que des chaussures dont l'empeigne du crocodile nécessitait des soins attentionnés.

Essoufflé par la dizaine de marches du perron, Mafuta scanda d'une voix éraillée de tribun :

- Le bonjour ... cher ami ... Comment ... te portes-tu ... ce matin ?
- Mais très bien, cher Augustin. A merveille ! Ménage ton cœur, tu me sembles un peu éreinté.
- Ouf ! ... Ce n'est rien ! Souffla Mafuta en s'épongeant le front.

---

<sup>5</sup> Costumes où la cravate est remplacée par un foulard

- Entre donc Augustin. Notre ami Célestin nous a préparé un excellent petit-déjeuner, sur la barza, parmi les orchidées.

Célestin attendit qu'ils prennent place, ôta le cosy qui recouvrait la théière, et leur servit un repas luxueux et raffiné. Grand seigneur, Mafuta complimenta le serviteur.

- « Bitoko litoko ! »<sup>6</sup>
- Célestin le remercia et lui proposa des œufs à la coque.
- Moko, patron ? <sup>7</sup>
- Mibale. <sup>8</sup>

Myostox connaissait la valeur du silence africain; son invité dégusta chacun des plats avec gravité et déférence. En hôte avisé, il complimenta Mafuta sur sa récente nomination.

- Cher Augustin, ton nouveau poste de commissaire d'Etat t'accaparera entièrement. Il faudra faire des pieds et des mains pour obtenir une de tes précieuses secondes.

- Mais non, Louis, mais non ! Ma porte te sera toujours ouverte. Sauf, bien entendu, lors des réunions du Conseil Exécutif, et des séances de travail chez le Président ... Il faut d'ailleurs que nous parlions de ma société avant de nous séparer, ajouta-t-il, après avoir enfourné un toast garni de précieuse marmelade anglaise.

Lors de la zaïrianisation des entreprises privées, deux ans plus tôt, Mafuta avait hérité d'un groupe alimentaire florissant, en pleine expansion. Quatorze mois plus tard, à force de puiser dans les caisses et dans les stocks, la société périclitait, et les employés expatriés remettaient leur démission, les uns après les autres, sous les yeux impuissants des anciens propriétaires.

Alerté par des coffres vides, Mafuta décida de changer d'attitude. Cependant, l'image de marque de cette société, comme de nombreuses d'autres dans le même cas, fut ravalée dans les égouts de la confiance bancaire. Grâce à l'appui de la plus puissante banque zaïroise, et de son administrateur, le comte Saint-Just, Myostox entreprit de gérer quelques unes de ces sociétés victimes de gabegie. Gestion libre, indépendante, autoritaire, dont les profits devaient revenir au « propriétaire » zaïrois, et dont Myostox s'enrichissait d'une auréole de protection politique, et d'estime. En sorte, une assurance politique la plaçant à l'abri de futures malversations.

---

<sup>6</sup> Belle nappe

<sup>7</sup> Un

<sup>8</sup> Deux

Malgré les pouvoirs absolus accordés à Myostox, la famille de Mafuta, imbriquée à divers échelons de la société par les ramifications complexes du tribalisme, en freinait la reprise commerciale.

- Oui Augustin, parlons-en de ta société ! J'ai quelques doléances à te présenter

...

- Louis, interrompit Mafuta, il se trouve que tu es un des meilleurs cerveaux, sinon le plus brillant, actuellement dans les affaires au Zaïre. Ta réussite le prouve! Tu es ingénieux, travailleur, et honnête. C'est pour ces diverses raisons que j'ai accepté de te confier la gestion de ma société. Je suis convaincu que le succès se cache au bout du tunnel. Cependant ma famille se plaint de ton gérant; il semble ne pas comprendre les besoins, et manque ... d'élasticité, confia Mafuta avec un geste indécis du bout des doigts.

- Mon gérant agit selon mes ordres. Je te remercie pour tes compliments, mais si la démagogie est une autoroute pour la politique, la flatterie est un sentier broussailleux pour les affaires, et un abîme pour l'amitié! Tu me demandes de remonter ta société, parfait! C'est chose faisable. Tu me connais depuis longue date, et tu n'ignores pas que je suis assez fortuné pour ne pas puiser dans tes coffres. Au contraire, je dépose à crédit, de nombreuses marchandises. Mais que faut-il penser des charges qui en grèvent le budget? ... Ta famille se compose de 85 enfants reconnus, et d'environ 20 femmes, mères de tes enfants. Chacun d'elle assume la charge de sa famille, ses vieux parents, ses oncles ; ses cousins, etc. ... Chacune emploie 2 ou 3 domestiques. Cela totalise environ 500 personnes qui vivent à tes crochets, et 800 âmes pour lesquelles tu paies les frais médicaux. Les prélèvements mensuels, en espèces et marchandises, se valorisent à l'équivalent de 30.000 dollars. Ta famille mange plus que son blé et herbe. L'argent lui file entre les doigts. A moins d'une stricte discipline, le jeu est perdu d'avance.

- Cher ami, entonna Mafuta, d'une voix surprise, je comprends ta pensée, et je te remercie d'être aussi franc. Cependant, tu connais notre notion de famille. J'en suis le chef, et il me faut veiller à ce que chacun puisse survivre.

- Augustin, tu fais du sentiment. En affaire, il n'y a pas de place pour le sentiment. Lorsque les bénéfices seront là, il sera temps de les partager. Peux-tu manger les mangues d'un arbre qui n'a pas encore fleuri ? ... Voici la seule condition que je te prie d'accepter pour mener à bien cette gestion.

- C'est pourtant vrai, murmura Mafuta, pantelant devant l'image d'un manguier stérile, assailli par ses nombreux enfants.

L'accord tacite fut renouvelé et Mafuta termina joyeusement ses agapes. La sonnerie du hall d'entrée annonça un visiteur. Célestin claudiqua jusqu'à la porte où se tenait Claude Brioul.

- Bonjour citoyen ! Monsieur Myostox m'a prié de passer le voir ce matin.

- Monsieur Brieuil sans doute ?
- C'est exact.
- Entrez! Monsieur Myostox termine son petit-déjeuner. Désirez-vous attendre dans le salon ou faire le tour du jardin?

Vêtu d'un pantalon blanc et d'une veste ponctuée de boutons dorés, Célestin s'acquittait à merveille de ses devoirs de majordome. Rares étaient les personnes qu'il invitait à visiter le jardin. Il devinait que Claude était lié à Myostox par une amitié paternelle plutôt que par un esprit de lucre.

- Je préfère me rendre dans le jardin, répondit Claude.

Célestin traversa le hall d'entrée, un immense salon au sol marbré de brocatelle, agrémenté de plusieurs groupes de fauteuils et canapés Windsor en cuir. Contre un mur, deux rapières entrecroisées chapeautaient une armure médiévale. Sur un mur opposé le facsimilé d'un Delacroix côtoyait d'autres œuvres plus récentes. Le jardin coulait en pente douce jusqu'aux berges du fleuve. Comme un Eden de verdure tropicale, il déversait des cascades de fleurs sur une pelouse souple, d'un vert soutenu, entretenue avec la dédication d'un Landlord.

Claude fit plusieurs pas et admira l'imposante demeure dont les fenêtres étaient closes par des persiennes d'un blanc cassé. A l'arrière, une voie de pierrailles grises serpentait parmi les bosquets d'arbustes, le long d'un cours de tennis dont le treillis était envahi de liserons.

Dans la demeure, trois boys supervisés par Célestin déambulaient en silence, accaparés par les mille travaux que nécessitait l'immense demeure coloniale, éclairée en plein jour par une pléthore de lampadaires et lustres coûteux. Des cheminées en marbre et tabliers de malachite, des lambris en wenge se dissimulaient derrière de magnifiques bouquets de fleurs locales et importées, disposés avec goût.

Dans le jardin, deux aigrettes blanches, suspicieuses et sévères comme des gardiens de musée, toisaient les bustes stylites d'empereurs romains, placés sur des colonnes, autour de la piscine. Un arbre à pain étendait son épaisse frondaison de feuilles géantes, découpées et lobées. De gros fruits verts, granuleux et fades, pendaient aux branches. Deux martins-pêcheurs au plumage lustré, turquoise et orange perchaient sur une haute branche d'où ils observaient l'eau de la piscine. Parfois, l'un d'eux plongeait comme une flèche, et remontait aussi vite, après avoir repêché une sauterelle qui se noyait. Le long des grilles, quelques frangipaniers aux fleurs roses et blanches, exhalaient leur parfum capiteux parmi des massifs de lantana. Au fond, à gauche, une muraille crénelée abritait des plantes rupestres dans ses meurtrières, sous une échauguette où s'épouillait un

couple de chimpanzés. Une haie de bambous gémissait, tutélaire, au-dessus d'une fontaine dont le mascaron, barbu de mousse verte, soufflait un arc de cristal dans une vasque où s'abreuvait une jeune antilope.

Immobile, à quelques pas d'une large baie vitrée, Claude cont emplant ce jardin des dieux. La pénombre faisait tain derrière les vitres, et renvoya l'image d'une frêle silhouette qui se dirigeait vers la fontaine. Vêtue d'un jean et d'un chemisier de taffetas rose, une jeune fille glissait un pas silencieux sur la pelouse. Claude passa muscade derrière un cycas obèse.

Une voix cristalline lui parvint: -

Topi ! Topi !

L'antilope leva la tête, reconnut la voix familière, et caracola en petits sauts prestes et amusants. L'adolescente riait comme un enfant. - Topi, tu es si drôle! Le clown des bébés antilopes!

Elle s'agenouilla sur le paspalum, bras ouverts, pour recevoir le jeune animal. Celui-ci distribua des petits coups de tête, et l'obligea à rouler sur le gazon. Ce jeu se poursuivit devant Claude, médusé par tant de joie simple et sans artifice. L'antilope fit une kyrielle d'entrechats autour du corps allongé sur le dos. De longs cheveux châains ruisselaient sur le visage qui rayonnait de fou rire. L'adolescente se redressa, afin d'égrener une comptine, mais elle aperçut l'ombre immobile du visiteur et se figea brusquement. Celui-ci la rejoignit:

- Je suis désolé d'avoir interrompu votre joyeuse récréation, mademoiselle. J'avoue avoir honte de ressembler à un pantin, et de vous donner l'impression d'espionner votre bonheur. J'attends monsieur Myostox.

La jeune fille plongea ses yeux clairs sur le visage de Claude. Sa joie était à présent teintée d'un sentiment de surprise. Elle ne s'attendait certes pas à être observée par un jeune homme d'une silhouette aussi svelte. Un long silence martelait sa poitrine où bourgeonnaient deux fleurs de porcelaine. A ses côtés, l'ombre coulait doucement le long des palmiers-bouteille, glissait vers le fleuve et se mêlait à ses eaux boueuses. Elle balbutia enfin :

-Mon père reçoit d'habitude de vieux hommes d'affaires ou des zairois parvenus. Je suis ...

-Vous êtes la fille de monsieur Myostox?

-Oui, je m'appelle Catherine Myostox.

-Excusez-moi, mon nom est Claude Brioul.

Il fit un pas et serra la main frêle de l'adolescente, puis ajouta

-J'ai très bien connu vos frères. Nous allions au même collège, à Bukavu. Vous êtes née après l'indépendance sans doute?

Grande pour ses treize ans, Catherine Myostox avait le corps tourmenté par une croissance trop rapide. Des formes de jeune fille naissaient sous la sobriété

de ses vêtements. Elle irradiait des ondes troubles dont Claude perçut la profondeur. Il se sentit attiré par cette adolescente, sans percevoir la raison de cette attraction. Était-ce un charme particulier? Ou retrouvait-il en elle les visages de ses frères?

-Je suis née en 1962, répondit-elle, avant les massacres de Stanleyville où ma mère et mes frères ont péri.

-Mon père m'a souvent parlé de cette tragédie, lui répondit Claude en baissant la voix. J'en suis resté profondément touché.

Une voix grave surgit soudain derrière eux. Myostox s'approcha:

-Oh ! Je constate que vous avez déjà lié connaissance ... Bonjour Claude

- Bonjour ma chérie ...

Myostox serra la main de son visiteur, et posa un baiser furtif sur le front de sa fille. D'emblée, Claude reconnut l'ami de son père. La même stature, le même sourire raffiné au coin des lèvres ... Cependant, le poids des ans pesait sur la silhouette, légèrement voûtée, et sur la chevelure grisonnante.

Le soleil embrasait le jardin. La lumière, reflétée par la façade blanche, transperçait les yeux comme des aiguilles. La chaleur déposait sur les épaules sa lourde chape de plomb.

-Venez donc à l'intérieur, nous y serons mieux, ajouta Myostox en agrippant le bras du jeune homme.

Catherine prétextait une occupation urgente et prit congé. Les deux hommes entrèrent dans le salon et choisirent l'un des ensembles de fauteuils Windsor pour deviser comme de vieux amis.

- Eh bien, s'exclama Myostox, te voici à présent sur le sol de ton pays natal ! Comment se porte ton père ? Toujours « gentleman farmer » en Beauce ?

- Il attend votre visite, lors de votre prochain passage en Europe. Voici l'enveloppe qu'il m'a priée de vous remettre.

- Merci bien ! Je lui donnerai un coup de fil dans la soirée. Quels sont tes projets? J'ai appris que tu viens d'obtenir une licence de pilote aux EtatsUnis. As-tu un contrat d'emploi au Zaïre?

-Je suis parti à l'aventure, annonça Claude en croisant les jambes. J'espère obtenir un emploi sur place.

- C'est un peu téméraire dans la situation actuelle ! Mais nous en parlerons à mon ami Lokati qui déjeune avec nous. Il possède plusieurs DC 4. Je te mets cependant en garde contre l'état vétuste de la plupart des appareils qui volent au Zaïre. Ce pays est une poubelle de vieux zingues. J'ignore d'ailleurs par quel heureux hasard nous déplorons si peu d'accidents.

La conversation se poursuit sur l'évolution économique du pays, puis Claude incite Myostox de lui parler du passé, de son passé depuis l'indépendance jusqu'à ce mois de novembre 1975. Son père lui avait parlé des déboires et des tragédies qu'avait subis son hôte. Il désira cependant les entendre de cet homme plein de ressources. Sans verbiage inutile, Myostox accepta d'exhumer les jalons qui marquèrent sa carrière zaïroise.

Nous sommes en juillet 1960, les Etats-Unis ont réussi à forcer les Belges à 'libérer' le Congo de la colonisation. La course au pouvoir incite certains « évolués » à fomenter la révolte parmi la population étourdie et désorientée. Chaque tribu désire le pouvoir; chaque clan cherche à recouvrir son autonomie. Les troubles éclatent aux quatre coins du pays. Dans la région du Haut-Zaïre, Louis Myostox s'accroche aux plantations familiales. Le coton moutonne, prêt à être cueilli, le café robusta promet une excellente récolte et, plus à l'Est, dans les montagnes, l'arabica ploie sous le poids de grappes carminées.

La terre tient ses promesses, alors que la mère-patrie abandonne ses enfants à l'orée de luttes tribales sanguinaires, au cours desquelles périront des centaines de milliers de personnes. Plusieurs familles de colons apeurés quittent le pays. Ils vendent leurs plantations à des prix dérisoires. Attiré par le Kivu, à proximité des frontières de l'Est, Myostox joue sa chance, et rachète de nombreuses plantations de café arabica. Malgré l'anarchie générale, il parvient à faire récolter et exporter d'importants tonnages via l'Ouganda et le Kenya. La carte choisie rapporte le gros lot, alors qu'au Nord-Est, Pierre Mulele lance un cri de révolte contre les Blancs et leurs marionnettes, édiles curules trônant dans la capitale: Léopoldville. Des hordes barbares, de furieux et sanguinaires guerriers Simba plongent le pays sous un règne de terreur.

Myostox estime alors que l'anonymat d'une grande cité telle que Stanleyville offre un refuge préférable à son épouse ; ses trois fils, et son dernier-né (un joyeux poupon nommé Catherine) Les plantations et missions catholiques constituent de trop belles cibles à la rapine des guerriers chanvrés.

La révolte s'amplifie, les troupes nationales s'enfuient sans offrir de résistance à la sorcellerie muléliste. Stanleyville est occupée ; de nombreux otages belges et américains sont entassés à l'hôtel Victoria et à l'hôtel des Chuttes. Alerté par le drame qui s'y prépare, la Belgique y envoie 200 para commandos. Lors du parachutage, les mulélistes rassemblent tous leurs otages et les poussent sur la route de l'aéroport, afin d'opposer un rempart vivant contre les soldats européens. Dès l'apparition des premiers para commandos les Simbas entament une fusillade ignoble contre la colonne.

Les Simbas avaient auparavant ciselé leurs balles afin d'infliger de plus profondes blessures à leurs victimes. L'épouse de Myostox, ainsi que ses trois fils, périssent sous les balles, alors que le boy Célestin, agile comme un primate, saute par-dessus haies et murets avoisinants, avec le nourrisson hoquetant dans ses bras.

Myostox reçoit de vagues échos de la débandade muléliste et part en trombe à travers brousse et forêt pour rejoindre sa famille. L'atroce nouvelle lui perce le cœur. Un homme brisé, anéanti reçoit des bras de Célestin l'unique et seule rescapée de sa famille: Catherine. Consterné, à demi-fou, Myostox échappe à l'écrasement total par la velléité d'espoir ranimé par le poupon.

Après plusieurs mois en Europe, il décide de remettre Catherine aux bons soins de Célestin et d'un couple d'amis, le comte et la comtesse de Chimaycourt. Issus d'une vieille noblesse belge, ceux-ci vivaient depuis deux générations dans un ermitage de l'île Idjwi, au cœur du plus beau lac d'Afrique: le lac Kivu. Catherine grandit parmi ces gens simples, sur une terre heureuse, paradisiaque, abritée des vicissitudes et des convulsions politiques.

Obnubilé par la tragédie, Myostox se replonge dans les affaires. Le travail est une drogue qui lui permet de lutter contre les affres du souvenir. Le café devient la colonne vertébrale de ses ambitions. Ses plantations d'arabica se situent dans la région cerclant le lac Kivu ; Myostox reste ainsi très proche de sa fille.

En 1967, Jean Schramme et ses « affreux » mercenaires terminent leur folle odyssée par le siège de Bukavu, au sud du lac Kivu. Idjwi est épargnée, alors qu'un vent de frayeur, et de nouveaux crimes érode cette région.

A l'âge de six ans, Catherine rentre en Belgique, afin d'y entamer la ronde de ses études. Myostox profite de plusieurs gelées au Brésil et de l'augmentation conséquente des cours du café pour aiguïser son flair sur le marché international, et accroître considérablement sa fortune. En 1973, les ombres de la guerre et de la misère semblent s'être dissipées à jamais. C'est alors que la fierté d'un peuple s'émousse et réclame le droit de dominer l'économie privée, toujours entre les mains de belges, juifs, grecs, portugais et pakistanais. La zaïrianisation de toutes les entreprises privées brise les derniers espoirs. Vouées à la gabegie, les plantations de Myostox sont saisies et remises à des politiciens, feudataires obédients, n'ayant pas le moindre sens du commerce et de l'agriculture. Econduit, grugé, dégoûté à outrance, l'homme d'affaires rentre en Europe.

Cependant, boursicoter et hanter les links d'Europe ne fascine pas un homme qui a vécu toute son existence en Afrique. L'appel de ce continent ne tarde pas à résonner à nouveau sur la fibre sensible de cet aventurier richissime dont la vie

pourrait s'écouler paisiblement dans quelque palace de la Riviera. Tu as touché l'Afrique ; elle s'infiltré en toi, t'embrase de son soleil, t'enivre les yeux de ses orgies végétales, te saoule le cœur de son petit peuple gai et tourmenté.

Privé du besoin fondamental de travailler pour vivre, et de l'ambition de vivre pour s'enrichir, Myostox entrevoit dans la masse indigène agglutinée dans la capitale, et vivotant à ses crochets, un irrésistible appel vers le monde du commerce alimentaire. Affairiste, organisateur, il parvient, en quelques mois, à mettre sur pied une société d'importation et de transport routier. Abandonnant à la population zaïroise aguerrie, le soin de gérer les petits commerces de détail, Myostox y choisit des distributeurs honnêtes et dynamiques afin de vendre, dans les marchés, les produits alimentaires qu'il importe.

Le fer de lance de ses importations consiste en une espèce de poisson dont raffolent les Zaïrois: le pilchard à la sauce tomate, en boîte de conserve. Les chiffres sont éloquentes. Il importe à présent 48 million de boîtes par an, sur le total de 60 million de boîtes consommées par le pays.

Le pilchard provient de l'Atlantique Sud, à trois jours de navigation du port de Matadi. Au sud de l'Angola, nouvellement indépendant du Portugal de Salazar, dans une enclave située en Namibie, une ville entière vit de la pêche et de l'exportation du pilchard: Walvis Bay. Les bancs de pilchards qui traversent ses eaux littorales s'avèrent une richesse presque aussi inépuisable que le diamant de l'estuaire de la rivière Orange, sur la Côte sud. Trois usines se partagent le monopole de la mise en boîte. On pêche le pilchard en-veux-tu-en-voilà; on le cueille jour et nuit, à grands coups de filet; on le débarque à ne plus savoir qu'en faire, et on l'exporte vers le reste de l'Afrique, qui, somme toute, apprécie cette source de protéines bon marché, accommodante aux plats nationaux.

En Afrique du Sud, quelques écologistes crient au scandale. La taille des poissons capturés s'amenuise mais les autorités n'en démordent pas. Le dénominateur commun reste: « business brings money » Alerté par plusieurs visites à Walvis Bay, Myostox craint l'extinction du pilchard et se lance à la recherche d'un ersatz.

L'organisation de sa nouvelle société se révèle d'une simplicité déconcertante. Un bureau central d'administration et d'importation où siège le tonitruant Van der Loop, un vieux « Liberty Ship » jaugeant 6000 tonnes, naviguant entre les ports de Matadi et de Walvis Bay, quelques camions semi-remorque afin de transporter rapidement les produits entre Matadi et les entrepôts de ses distributeurs et, enfin, une caisse centrale où défilent chaque jour des malles bourrées de billets de banque, produits par les ventes des distributeurs.

- Vois-tu mon cher Claude, conclut Myostox, je suis reparti pour une nouvelle décennie dans les affaires africaines .... Enfin, jusqu'au moment où l'imagination locale nous forcera encore à plier bagage. Je me suis cependant assuré de solides appuis, en imbriquant les ramifications du pouvoir dans mon système commercial. La symbiose devrait être parfaite à présent, et le risque minime.

Célestin se glissait entre les fauteuils du salon. Il semblait embarrassé.

- Oui Célestin ! Qu'y a-t-il ?

Le majordome se haussa sur la pointe des pieds, se gonfla comme un paon amoureux, plaça deux doigts tendus devant sa bouche, et fit mine de fumer un imposant cigare :

- L'Honorable est là ! Se décida-t-il à prononcer du bout des lèvres, craignant la colère soudain de son employeur. (Il ajouta aussitôt ....) Il dit que c'est trrrrrès irgent ... dans votre intérêt,... et dans le sien !

-Je l'espère pour ce journaliste à la noix, répondit Myostox d'un air renfrogné. Claude, veux-tu m'excuser un instant?

\*\*\*\*\*

Rédacteur en chef du quotidien « Moko », personnage vaniteux et suffisant, Placide Lipamwa avait enrichi son vocabulaire du mot « honorable » lors d'un voyage du Président Mobutu en Chine. Depuis lors, sa fatuité était comblée « d'Honorable citoyen par-ci », « Honorable rédacteur » par-là. Son personnel appartenait au Collège de l'Honorable .... La logomachie de ses articles, alliée à un entregent hautement apprécié par certains guignols politiques, lui avaient valu la couronne royale du papier journal.

Le roi des journalistes zairois, grimaud aux pochades sans succès, régnait en écrivassier politique fidèle à ses mécènes. Ostensiblement salace, vénal jusqu'au bout des ongles, Lipamwa abusait aisément de son rôle d'informateur public. Un article vite écrit termine en un clin d'œil la carrière d'un homme d'affaires ou d'un banquier expatrié. Lipamwa en tirait un parti purement pécuniaire. Seuls certains expatriés, hautement protégés, tels que Myostox, échappaient aux griffes de ce journaliste véreux.

Myostox ouvrit brusquement la porte du petit salon tapissé de motifs antillais d'un bleu outremer. Debout, un peu voûté dans son abacos où serpentaient des rinceaux vert-bouteille, Lipamwa l'attendait. Le visage levé, il semblait profondément plongé dans l'admiration des madures d'une poutre maîtresse, et des lacés d'un lustre antique. Sa lippe épaisse, proéminente comme une ventouse, cerclait un Havane obèse dont les volutes bleutées lui faisaient cligner l'œil.

- Bonjour Placide, fit Myostox, sèchement.

Tiré soudainement de sa rêverie, le journaliste bomba le torse, ouvrit la lucarne d'un vaste sourire publicitaire, et tendit la main à Myostox.

- Mon très cher Louis, je suis absolument navré de te déranger si tôt matin, mais je n'y tenais plus! J'ai de très importantes nouvelles à te confier, des nouvelles profitables tant pour toi que pour moi.

Myostox toussota. Sa gorge se serrait sous le lasso des dernières volutes âcres du cigare.

- Bien ! Parlons vite et peu car je n'ai guère de temps à te consacrer.

- Je n'échangerais pour rien au monde ma vie de journaliste pour celle d'un homme d'affaires! Nous jouissons du privilège et du temps de poser les questions. L'homme d'affaires exécute des voltiges avec ses millions pendant que nous ponctuons nos textes.

- En affaire, les mots inutiles sont autant de zéros ajoutés au capital qui dort. Que puis-je pour toi?

- Bref, le comte Saint-Just vient de m'allouer 20.000 dollars afin de couvrir une importation. J'ai aussitôt pensé à toi. Tu pourras me remettre un excellent profit, n'est-ce pas?

Myostox ne s'attendait pas à un montant aussi bas. Ses importations mensuelles se chiffraient à plusieurs millions de dollars sur lesquels son profit net atteignait environ 500.000 dollars. Le banquier Saint-Just consacrait une infime part de ses revenus d'exportation à satisfaire une kyrielle de quémandeurs, politiciens, journalistes et familiers de la Présidence. Les gros montants étaient réservés à quelques usines prioritaires, et surtout, à l'importateur Myostox qui retournait d'excellents profits.

-Ton escarcelle sera bien remplie après cette affaire, répondit ce dernier avec ironie. J'en parlerai au comte. S'il me confirme l'allocation dans les prochains jours, j'attribuerai ce montant à une importation immédiate. Ton profit sera donc disponible dans un mois.

Au Zaïre, les politiciens ignores faisaient tourner la planchet à billets comme s'il s'agissait d'une source sans limite. Les devises se raréfiaient suite à la Zairianisation de toutes les entreprises privées. Les exportateurs qui en produisaient les vendaient à prix d'or aux importateurs traditionnels. L'importateur ajoutait le prix d'achat des devises à son prix de revient, et le peuple payait le prix lourd.

La pénurie des marchandises contribuait également à l'augmentation des prix, en multipliant les intermédiaires avant que le produit ne parvienne au

consommateur. Myostox évitait tous ces commerçants parasites par une vente directe auprès des grossistes de marchés. Parmi ses distributeurs, de réels commerçants côtoyaient une minorité de commerçants occasionnels qui n'étaient en réalité que des personnages falots, représentant un fonctionnaire lié à Myostox par un lien vénal très important, illustrant la manière dont il s'était imbriqué dans la vie économique zairoise. Les articles alimentaires les plus prisés étaient très souvent scindés en lots « politiques », attribués à des hommes-clefs de ministères, banques ou organismes étatiques. La famille de ces derniers n'avait aucune peine à vendre la cargaison de denrées rares et versait à Myostox les fonds récoltés. Les profits assuraient un complément pécuniaire aux salaires dérisoires de ces divers responsables qui, en retour, planifiaient en un clin d'œil les difficultés de tous ordres secrétées par un pays africain, érodé par une inflation galopante, la gabegie et la corruption. Autre pays, autres coutumes!

Satisfait de sa conversation avec l'homme d'affaires, Placide Limpawa s'appropriait à quitter le petit salon qu'il avait transformé en tabagie.

- Je passerai donc te voir au moment opportun, fit-il.

- C'est cela ! Entre nous, ajouta Myostox comme s'il tentait de raisonner un ami intime, un bref coup de téléphone à mon bureau, durant la semaine, aurait tout aussi bien réglé l'affaire « irrégulière ». J'apprécie cependant ta visite dominicale, et l'empressement que tu manifeste à mon égard.

Myostox remit ainsi au journaliste cabotin un exeat teinté de diplomatie, et se contenta d'espérer qu'il puisse saisir le message qu'il contenait.

La comtoise du hall épingleait dix heures et demie lorsqu'un vacancier, égaré des plages italiennes, fit une entrée étincelante dans la paisible demeure. La quarantaine, chemise hawaïenne et bermuda strié, l'Italien portait encore sa paire de Ray-Ban sur le nez. Le visage passé à la nicotine, brillant de malice, supportait une toison blonde, bouclée comme celle d'un chérubin, et cendrée sur les tempes.

- Hé, bon jorno signore Myostox ! S'écria Flavio Tapaggi, d'une voix criarde.

Surpris au premier abord par cette apparition inhabituelle, Louis Myostox, reconnut l'intarissable exportateur de café qui avait pour habitude de malmenier le silence à coups de taloches.

-Comment vas-tu ... ? Toujours le même ... ? Et les affaires ... ? Et ta fille ... ? Oh, dis, je te dérange pas au moins? ... Non, bon alors j'en ai pour « ouno minoute » seulement! ...

Le moulin à paroles étourdissait Myostox.

- Je partais passer le « Vikende » en bateau sur le fleuve, alors j'ai dit aux bambinis : « Attendez-moi ouno minoute dans la voiture, je dois voir monsieur Myostox. » Je pars demain pour l'Italie et j'exporte aussi un gros lot de café. Je te vend toutes les rétrocessions de devises, ... se tou es d'accord ?! ... Eh ! Dis, tu fumes le cigare maintenant?

L'esprit cartésien de Myostox luttait vaillamment afin de comprendre le méditerranéen loquace et brouillon.

- Bonjour Tapaggi. Non je ne fume pas le cigare. Je suis preneur de tes rétrocessions, mais encore me faut-il les chiffres!

Guilleret, l'extraverti fournit les données requises, tandis que Myostox pianotait une calculatrice lilliputienne.

Petit employé chez un courtier napolitain, Tapaggi commença sa carrière zaïroise dix ans plus tôt. La conjoncture favorable, et de nombreuses paires de chaussures en crocodile, offertes gracieusement aux exportateurs zaïrois, lui permirent d'arrondir grassement le chiffre d'affaires de son employeur, et son compte personnel en Suisse. Certaines combines l'avaient doté d'un yacht, et d'une magnifique villa sur la Riviera di Levante. Le courtier ignorait délibérément les prévarications de son employé, trop heureux de négocier la majeure partie du café produit officiellement par le pays.

- Si mon compte est juste, annonça Myostox après une pause, je te verserai 110.000 dollars dès que la banque me notifiera l'exportation et l'allocation des devises ?

- C'est OK. ! Maintenant je peux faire dou ski nautique ... Ciao !

Le mot OK entérinait l'accord tacite passé entre les deux hommes. Myostox s'apprêta à rejoindre Claude Brieuil, lorsqu'un troisième visiteur se manifesta.

Vêtu d'un éternel complet trois pièces, malgré la chaleur africaine, le comte Saint-Just dodelinait son corps osseux de grand flandrin au sang bleu. Tel un chamelier, Célestin précédait l'aristocrate diaphane.

Issu d'une famille gourmée, le comte Saint-Just plongeait chaque dimanche sa longue main dans le bénitier de la cathédrale Sainte Anne et se nourrissait d'expressions latines. Fidéiste, il agenouillait sa grêle ossature sur les prie-Dieu, s'efforçant de réciter des bondieuseries dans l'attitude d'un directeur recevant un employé fautif. Il avait pris, depuis quelques années, l'habitude de pousser une salutation dominicale à Myostox, une sorte d'apéritif après le « Pax Domini »

- Théophile, s'exclama Myostox, se peut-il que la messe soit déjà terminée? Certains visiteurs inopinés m'ont fait perdre la notion du temps, ce matin.

- Mais oui, espèce de mécréant. Si tu allais à l'église, personne n'oserait t'y déranger. « Donec eris felix, multos numerabis amicos.

-L'Honorable Lipamwa n'hésiterait pas à interrompre le service eucharistique pour ses brouilles habituelles. Un pourvoyeur n'est jamais à l'abri de ses

obligés, et la maison de Dieu ne me fournirait pas un refuge contre les incursions de mes ouailles. Il me faudrait revêtir la coule des trappistes pour trouver la paix, sans devoir pour autant étancher leur soif.

- Tu me sembles d'une humeur féroce? « Aquila non capit muscas. »<sup>9</sup> Viens, suis-moi dans le grand salon. J'y ai laissé le fils de mon ami Brioul. Le pauvre garçon doit s'être endormi!

A demi-immergé dans un confortable fauteuil de cuir mordoré, Claude était plongé dans la lecture cursive du dernier exemplaire « Moko » Les potins de radio-trottoir, le hit-parade des chansons zaïroises, le football drogue-du-petit-peuple, fournissaient le plat de résistance de la « feuille de chou », alors que les vibrants appels de fidélité à la révolution authentique martelaient la première page, à la manière d'un tam-tam de la jungle citadine. Un sourire goguenard aux lèvres, Claude replia le journal au moment où Myostox le rejoignait.

- Claude, je te présente mon ami, le comte Saint-Just ... Désolé de t'avoir laissé si longtemps avec cet exemplaire de la prose journalistique zaïroise.

Claude serra la main frêle du banquier, puis, se tournant vers Myostox, il demanda:

- Ces pages reflètent-elles le niveau culturel de la masse zaïroise ou celui de son élite?

- Un journal politique est écrit pour diriger un peuple, et reflète en principe ses ambitions culturelles, précisa le comte Saint-Just d'un ton acerbe. ... Vous avez là, le même exemple que la publicité perversie occidentale, usant d'attributs sexuels. Cette publicité répond aux besoins du « servum pecus »<sup>11</sup> que l'on désire atteindre!

Le banquier avait prononcé ces mots sans regarder Claude, l'ignorant du dédain qu'il nourrissait pour ceux qui n'avaient pas atteint son rang social. « Odi profanum vulgus »<sup>10</sup>, semblait-il penser. Claude plongea un regard médusé sur le digne représentant du monde ésotérique des finances. Sillonnée de couperose, la peau grise-vert du nobliau, envahissait son visage sous une chevelure courte, d'un blond platine. De fines mèches s'effilochaient sur une calvitie ancienne, étirées à coup de peigne hâtif vers l'oreille gauche. Son regard atone, terni par de nombreuses nuits de travail, ne s'éveillait qu'à l'écho des mots « intérêts, agio, capital et taux de change ». De fines lunettes, cerclées d'or, ravivaient le teint blafard et verdâtre du visage, par leurs auréoles où se brisait le rayon lumineux d'une applique murale. Dédaigneux du commun des

---

<sup>9</sup> L'aigle ne prend pas les mouches. <sup>11</sup>

Troupeau servile

<sup>10</sup> Je hais la vulgaire profane.

mortels, un rictus amer se plissait aux commissures de ses lèvres. Il poursuivit sa conversation avec Myostox.

- Notre maison-mère bruxelloise s'estime hautement satisfaite des opérations que nous réalisons. L'administrateur principal m'a parlé longuement au téléphone hier soir. Nous avons le feu vert pour doubler la mise. L'allocation mensuelle se chiffre à présent à 3,5 millions de dollars que tu utiliseras pour couvrir l'importation des produits alimentaires de base. La commission revenant à la banque reste identique, à savoir 30 pour cent de chaque tranche, après paiement du crédit documentaire.

- C'est une excellente nouvelle, Théophile ! (Myostox héla son majordome.) Célestin, ... une bouteille de Veuve-Cliquot pour fêter la nouvelle!

Myostox luttait depuis plusieurs mois afin d'obtenir davantage de devises de cette puissante banque. L'allocation secrète n'impliquait, pour raison de sécurité, que le triumvirat: administrateur du groupe, Saint-Just et Myostox. Une dotation régulière aussi importante aurait tôt fait d'éveiller la jalousie des nombreux importateurs rassasiés au compte-goutte. Myostox leur faisait habilement croire qu'il achetait les rétrocessions d'un grand nombre d'exportateurs de café. N'avait-il pas lui-même brillé dans le domaine du café quelques années plus tôt? De plus, l'ampleur de son chiffre d'affaire et de ses plantureux bénéfices ne souffraient aucune publicité: la comptabilité était largement maquillée, et le contrôleur des contributions recevait sa quote-part de marchandises. Cette entente secrète avec Saint-Just lui permettait de bénéficier de nombreuses devises et lui assurait un monopole d'importation alimentaire.

La banque se payait d'un intérêt faramineux de 10 pour cent par mois ... soit 120 pour cent par an. Mais l'usure colossale n'atteignait que la paupérisation croissante d'un peuple patient et résigné. L'Afrique n'a-t-elle pas toujours été la mine d'or d'une certaine aristocratie? Le troc de la verroterie contre des esclaves fut, au cours des siècles, remplacé par des négoce plus raffinés et des combines diverses dont les dernières furent copiées avec avidité par de nouveaux patriciens: les barons africains. L'aristocratie demeure, les couleurs du blason se sont un peu assombries.

Claude participait aux réjouissances, et reçut une flûte ciselée, où frémissait le capiteux champagne. Le banquier leva son verre:

- A la prospérité de nos relations, ainsi qu'à ta santé. « Bonum vinum laetificat cor hominis. »<sup>11</sup>

- Je te remercie Théophile, répondit Myostox. (Il se tourna vers Claude et ajouta) Souhaitons également la bienvenue à la nouvelle génération de pionniers!

---

<sup>11</sup> Le bon vin réjouit le cœur de l'homme.

Les verres de cristal s'élevèrent avec déférence, tandis que Saint-Just amorçait une grimace embryonnaire vers celui qu'il considérait n'être qu'un juvénile béotien.

Le banquier manipula ensuite la conversation; il se l'appropriâ de peur qu'elle ne glisse sur un sujet autre que les finances. Il régna ainsi, l'espace d'une bouteille de champagne, en maître absolu sur le royaume de Béotie. Myostox, jouait nerveusement avec le muselet de la Veuve-Cliquot et l'arracha de son égotisme en lui rappelant qu'il était bientôt l'heure du « bénédicité » - Mon dieu, déjà midi trente ! S'exclama Myostox. Cyrile Lokati ne devrait plus tarder à présent!

-Je dois vous quitter avant son arrivée ! Fit le comte.

Sur ces mots, il avala une demi-flûte de champagne, d'un trait, et prit congé.

Une heure plus tard, Cyrile Lokati Mbe, Claude et leur hôte s'attablaient dans la salle à manger meublée de kambala, autour d'un repas « zaïrois » que leur avait préparé Célestin. Nappe blanche, argenterie et riche porcelaine décelaient l'aisance et le raffinement du maître de céans. Sa demeure avait du panache. Les mets traditionnels furent présentés les uns après les autres. Claude fut éberlué par le raffinement apporté à la préparation et à la présentation des plats succulents. Il vit défiler un liboke de poisson « capitaine » du fleuve, préparé et servi dans des feuilles de bananier, puis une antilope au « saka-saka »<sup>12</sup>, agrémentée de délicieuses bananes plantin, découpées en frites fines et croustillantes. Une touche de suavité atteignit le palais lorsque de frais mangoustans terminèrent le joyeux repas. Décapités comme des œufs à la coque, les fruits de Mbanza-Ngungu, à peau mauve et amère, cachaient quelques quartiers d'un blanc nacré, doux et tendres comme les lèvres d'une belle créole.

La bombance rendit Lokati magnanime et gentilhomme. Ses effets lénifiants le plongèrent dans une torpeur troublée par les fréquentes éructations sonores. Myostox avait attendu la fin du repas pour lui glisser certains éloges sur son « neveu », pilote émérite et expérimenté. Lokati avait doucement opiné de la tête et répondit :

- Monsieur Brioul, il se fait que le commandant Renard, en charge de ma flottille recherche un copilote pour l'accompagner dans certains vols délicats. Votre expérience lui sera des plus utiles et se renforcera au contact de ce pilote chevronné. Présentez-vous à mon bureau, demain matin! ...

Tard dans l'après-midi; les trois hommes se séparèrent, le regard voilé par un défilé de cognac V.S.O.P., d'Armagnac et de fine champagne. Cyrile Lokati, à qui l'alcool faisait retrouver une apparence humble, avait oublié sa prestance

---

<sup>12</sup> Sorte d'épinard – feuilles de manioc

amidonnée de baronnet dans le cellier. Il ne tarissait pas d'éloges envers son hôte, et tituba jusqu'à sa Cadillac blanche, que le chauffeur amena devant le perron.

- Tu es un chic ... hic ... type, Louis! Et ton Célestin, un cordon bleu ! ... hic ... J'ai bu un peu trop, n'est-ce pas? Mais je ne suis pas noir! Pas noir, n'est-ce pas, monsieur Brioul?? ...

Lokati s'esclaffa tout en plongeant sur la banquette arrière de la limousine. Il riait aux éclats:

-Oh oui, ... elle est délicieuse ... Je ne suis pas noir ..., moins noir que vous deux ... A demain monsieur Brioul, cria-t-il avec une jolie délirante, par la vitre entrouverte.

La lourde limousine démarra sur la pierraille crissant. On dit que la fortune n'est pas un gage d'esprit.

X

X

X

III

## **LOKATI**

La Cadillac remonta le boulevard du 30 juin, et fila sous l'arche des manguiers centenaires qui s'alignaient sur la route de Binza, devant les usines textiles. Au carrefour de Kitambo, la marmaille hétérogène et criarde s'était enfuie, chassée à coups de crosses par une vingtaine de paracommandos harnachés, armés jusqu'aux dents. L'élite du bataillon de Kamanyola nettoyait le carrefour de cette plèbe visqueuse, agglutinée autour de nombreux taxis et des arrêts du bus. La Cadillac ralentit; Lokati se redressa, afin que l'on reconnaisse le digne représentant de la pléiade que les Zaïrois nommaient « Nazareth »

Soudain, au détour des lacets de la route qui escalade les riches quartiers de Binza, une jeep auto-mitrailleuse, surgit à vive allure et se déporta vers le côté opposé de la chaussée. Le chauffeur agrippait son volant à pleines dents, sous deux lourdes mitrailleuses que des soldats en treillis pointaient vers l'avant et l'arrière. L'automitrailleuse en tenue camouflée, poursuivie par un camion bourré de soldatesque en état de guerre, força la limousine à plonger dans la gadoue des bas-côtés. Dans la même allure défilèrent deux camions militaires chargés d'hommes en treillis, l'arme au poing. Une escouade de motards aux casques à panaches défila, sirènes hurlantes, phares bleus clignotants, et précéda une longue limousine noire dont les oriflammes faseyaient et claquaient au vent. Conduite par un gradé portant képi, elle n'avait aucun passager. Une ambulance la suivait de près, tous feux allumés.

Le cortège fantôme s'était à peine dissipé que de nouvelles sirènes annoncèrent le reste du convoi. La première vague était un cortège factice sur lequel d'éventuels kamikazes pourraient s'acharner sans atteindre le but de leur attentat.

Deux par deux, roulant à l'allure d'un Grand Prix, plus de 20 motards précédaient une nouvelle limousine noire, identique à la première. A l'arrière, tapis dans un coin sombre, se cramponnait le père du peuple, le chef de la ploutocratie zaïroise. Plusieurs hauts fonctionnaires l'entouraient. L'ambulance de service suivait à deux mètres, risquant à chaque instant le carambolage en chaîne avec plusieurs camions militaires bourrés de soldats, puis une pléthore de Mercedes noires, dont chacune conduisait un membre du Bureau Politique ou du Conseil Exécutif.

Quelques secondes plus tard, la route de Binza retrouva sa quiétude habituelle. La Cadillac remonta sur le ruban de bitume, vexée de s'être plongée dans la fange du bas-côté. Elle s'engagea ensuite dans l'Allée Verte, puis négocia l'Avenue des Oiseaux. Elle longea le haut mur ceinturant la villa du millionnaire Lokati, et s'arrêta devant un portail noir. Un bref coup de klaxon réveilla le factionnaire, assoupi dans sa guérite. Le véhicule entra sur une voie bétonnée. Des palmiers-bouteille, lantaniers et arbres du voyageur parsemaient une vaste pelouse entretenue par un troupeau de chèvres et quelques poules. Les caprins saluèrent leur maître en béguetant, puis s'acharnèrent sur un bouquet de bougainvillier rachitique, dont une branche étirait son corps de reptile, le long d'un flamboyant orné de coques sèches. Chapeauté de chaume, sise au centre de la pelouse jaunâtre, une paillote abritait plusieurs chaises destinées aux dégustations du crépuscule. Vivante nostalgie des veilles autour des cases de pisé, dans les villages d'intérieur.

La villa apparut, attenante à une vaste esplanade cimentée contre laquelle s'adossait un garage. Le chauffeur gara la Cadillac dans la seule baie libre. Huit autres baies étaient occupées par deux limousines Mercedes neuves, une lourde BMW, une Lamborghini rutilante, deux Range Rover, une Mercedes coupé sport, et enfin, une épave poussiéreuse et une puissante moto japonaise.

Lokati gravit le large escalier à double volée en marbre turquin. Il traversa un salon dont le parquet en lifaki, à point de Hongrie, supportait des canapés de moleskine bordeaux. La décoration tarabiscotée ne lésinait pas sur les moyens. Cependant, l'argent n'a jamais acheté le bon goût, et la couleur bordeaux jurait avec le vert-de-gris des épais rideaux de velours.

Ses lambris dorés abritaient quelques femmes, et de nombreux enfants dont l'aîné venait d'échouer pour la quatrième fois ses études universitaires, et dont le benjamin était agrippé au plantureux sein de sa mère. Plusieurs femmes mamelues saluèrent le maître de céans en lingala, langue vernaculaire adoptée par l'armée et la capitale. Lokati lança une plaisanterie corsée qui fit se pouffer les membres de son sérail. Il saisit une aiguère d'argent massif, posée sur un plateau damasquiné, et se versa une large rasade de Néderburg cabernet sauvignon dans un calice tubulaire. Il but d'un trait, et porta son regard libidineux sur les femmes qui riaient sous cape. Le regard papillotant, elles dégoisaient entre elles. De belles pièces de wax hollandais enrubannaient leurs formes replètes. Lokati posa son verre, appela l'une des femmes qui se leva promptement et courut à petits pas, les jambes prisonnières du wax qui l'enveloppaient jusqu'aux chevilles. Le ton monta gaiement vers l'élue qui, la tête baissée par une timidité

factice, cachait du revers de la main un sourire salace. Le couple s'en alla lutiner, vers l'autre extrémité de la villa, dans les appartements privés du potentat.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Ragaillard, Lokati fit irruption dans la pièce commune où les enfants avaient été remplacés par quelques visiteurs et collatéraux, membres du clan. Le fils aîné s'y trouvait encore, ostensiblement plongé dans la cour acharnée d'une jeune femme au visage fin, dont la crêpe s'était transformée en festons d'ébène, sous les doigts habiles d'une fée. Un « libaya »<sup>13</sup> ventre-de-biche dévoilaient les auréoles de ses seins fermes et pointus.

Un murmure traversa la pièce; les regards convergèrent vers le maître qui s'avavançait pour saluer ses hôtes. Lokati se masqua d'une mine glaciale et hautaine de chef et serra les mains déférentes. Il prit place sur une chaise cannée, claqua ses doigts pour que l'on apporte les bouteilles de bière et les brochettes de sauterelles grillées. Il amorça la conversation qu'il dirigea au hasard, vers l'un ou l'autre. Les mots revenaient vers lui, comme un yo-yo vers le doigt qui le lance. Il s'adressa à son fils aîné:

- Jules, toi qui reviens d'Europe, que penses-tu de la vie africaine? La vraie vie pour un Zaïrois n'est-elle pas d'être parmi les siens, dans son pays ?

- Oui papa, répondit sèchement ce dernier, trop préoccupé par la malicieuse beauté.

- Mon fils se plonge dans l'étude de la féminité ! Ce sont des études quelque peu différentes de celles qu'il vient d'échouer, répliqua Lokati à demi-mot, vers le reste de l'assemblée.

Eduqué en Europe dans une faste époustouffant, Jules Lokati n'avait jamais eu qu'un souci de sybarite: s'assurer avoir une belle femme, chaque soir, dans sa couche. Ses poches furent toujours largement remplies, grâce à la magnanimité de son débonnaire et richissime père, dont les derniers mots émoustillèrent cependant la fierté. Le fiston désirait avant tout jeter de la poudre aux yeux de sa belle voisine. Le père poursuivit:

- Notre terre demeure un vaste sol inexploité. Chaque jeune peut s'y tailler un avenir brillant, ... même sans avoir réussi de brillantes études.

Jules désirait réveiller cette audience passive; il sentit monter en lui une sève mâle en chasse, avide d'écraser le puissant satrape devant lequel ils tremblaient tous. Il répondit avec véhémence:

- Seuls les enfants de riches le peuvent! Le petit peuple est corvéable et taillable à merci. Il est écrasé par des salaires ridicules, et s'appauvrit sans cesse.

---

<sup>13</sup> Blouse

- Il est bien entendu que je parlais des jeunes appartenant à la classe bourgeoise, à l'élite, fit Lokati avec un petit rire moqueur.

- Tu appelles « élite » ce « potopoto »<sup>14</sup> de bourgeois corrompus, ce ramassis de pantins de pouvoir, cette mafia assoiffée d'argent? Aujourd'hui, un jeune intelligent, dynamique et entrepreneur dont les affaires réussissent est aussitôt embrigadé dans cette mafia par un parrain!

Surpris par le ton acerbe, les assistants se rapetissaient au fond de leurs chaises. Vingt paires d'yeux tournèrent d'un homme vers l'autre, comme de grosses billes silencieuses. Lokati, « parrain » lui-même de plusieurs entrepreneurs balbutia :

- Mais ! ... Comment! ...

- Oh oui, ajouta son fils avec ironie, la mafia t'accorde toutes les chances de réussir. On augmente ton capital, on te protège, et en échange, tu remets 5 pour cent de tes bénéfices à ton « parrain » Voilà ce que mon père nomme "élite" Une société flétrie, corrompue!

Les injures étaient autant de coups de boutoir contre le paternalisme autoritaire de Lokati. Le regard fulgurant, Jules s'acharnait à détruire l'emprise de la fortune paternelle sur son esprit tiraillé entre la négritude, le tribalisme et l'individualisme.

Le souffle coupé, Lokati se leva et ordonna au transfuge de le suivre. Sur le perron, enfin seul avec son fils, Lokati le sermonna:

- Comment oses-tu dire ces choses devant nos visiteurs? Qu'as-tu mon fils pour t'élever contre le père qui t'a toujours donné tout ce que tu désirais?

- J'en ai assez de ton paternalisme à la Belge, de ta société pourrie par l'argent, du brillant « futur » que tu promettais au juriste, au politicien, à l'homme d'affaires que tu désirais faire de moi, pour ajouter une étoile à ta gloire. Tu n'es qu'un sale capitaliste! Un valet du pouvoir! Un pantomime que la richesse désarticule comme une marionnette!

- Comment te permets-tu ? Comment oses-tu? ... Tu arrives d'Europe après de longues années d'absence. Tu ignores tout ce qui se passe dans ton pays. Tu n'as fait que profiter de la vache à lait, sans jamais réussir la moindre année d'études universitaires.

- Oh oui, la vache ...

- Tu m'as coûté, ces dernières années, plus de dix mille dollars par mois, vitupéra Lokati. Les meilleurs appartements, dans les meilleurs quartiers de Bruxelles, les plus belles voitures, des filles, du champagne, des tailleurs coûteux ! Comment peux-tu parler de la sorte contre celui qui t'a donné tout cela, toute cette fortune

---

<sup>14</sup> Boue

que tu dépensais sans vergogne? Tu es un fils indigne, un renégat, moins-que-rien!

-Moins-que-rien ? Moi, moins-que-rien?! Eh bien, tu vas voir comment le moins-que-rien traite un sale capitaliste! Hurla Jules Lokati.

Il s'élança vers les marches et parvint sur l'esplanade. Il cueillit une pierre acérée et courut d'une limousine à l'autre, sous les yeux de son père hagard, médusé, horrifié. Il sillonna le flanc de chaque véhicule d'une large blessure. Arrivé devant l'épave recouverte d'une pruine d'argent, il s'écria:

-Celle-là, tu peux la garder! Elle est juste bonne à conduire en ville le « pleutre », le « fanfaron », le « coq de la basse-cour des frottes manches » !

Jules lança la pierre dans le pare-brise de la Cadillac puis sauta sur la puissante moto afin de s'enfuir de la luxueuse résidence paternelle, convaincu que son acte serait répertorié dans les annales des bravoures mondaines.

L'échange d'aménités avait vieilli Lokati de dix ans. Son visage était gris, ses traits tirés de rides, ses épaules voûtées comme celles des vieillards. Il pénétra dans la villa et s'enferma dans son salon privé. Peiné par l'incompréhensible révolte de ce fils dispendieux et l'irrévérence contraires aux lois séculaires des tribus africaines, Lokati ferma la porte de kambala derrière lui, saisit une bouteille de whisky, et se laissa glisser dans un fauteuil recouvert de velours mauve. Il but plusieurs gorgées à même la bouteille, puis, une main sur son visage, il pleura doucement. L'alcool s'instillait dans ses veines. Bientôt les pleurs devinrent des sanglots convulsifs, humiliants, qui le ramenaient au commun des mortels, et faisaient de lui la plus démunie des créatures.

Les paroles de son ami Louis Myostox lui revinrent en mémoire, une à une, semblables à celles que les vieux sages contaient autour du feu du village : ... 'Ne donne pas à ton fils avant qu'il n'ait appris à donner lui-même ... La valeur de la richesse ne s'apprécie que lorsqu'on a connu la pauvreté ... Une mangue verte est un festin pour un ventre affamé' ... Les uns après les autres les fils aînés de tes frères reviennent au pays. Que font-ils de la fortune confiée par leurs parents trop généreux ? »

Les plus riches, les plus puissants étaient confrontés à ce heurt de générations. Madundu, le doyen, avait perdu la moitié de sa fortune lorsque ses fils voulurent reprendre les rênes des affaires paternelles. Landu Mbiyo se heurtait chaque jour aux exigences scandaleuses de son fils puîné. Et ainsi de suite ... Mais ne peut-on s'enorgueillir d'un fils qui a grandi parmi les Blancs, qui a étudié comme les Blancs, et que l'on couvrait d'or afin qu'il soit en tout supérieur aux Blancs?

N'est-ce pas justice que de prouver à ses anciens colonisateurs que l'humble serviteur de jadis est aujourd'hui plus fortuné que la plupart d'entre eux?

La journée tirait à sa fin. Au loin, la cloche d'une église sonnait l'appel des fidèles à la messe du soir. Les sonnailles des chèvres y mêlaient leur grelot acide. Le soleil allait se noyer dans les rapides du fleuve, embrassant l'écume tumultueuse et ses alentours de teintes rose et mauve.

Des bouquets de rayons flavescents perçaient un nuage noir, allongé sans vergogne sur l'astre du jour. De brûlantes franges cramoisies, cousues sur l'ourlet des alto-cumulus, déversaient une nappe de cuivre martelé sur l'immense fleuve. Quelques rafales de vent emportèrent de gros flocons de kapok que les premières chauves-souris chevauchaient en secouant le tranchant de leurs ailes pointues. Le kapok lanifère se déversait du haut des fromagers, arbres géants d'Afrique, au maigre feuillage digité. Suspendue sous chaque flocon, une minuscule graine noire, parachutée, s'envolait vers une terre inconnue. Le vent faiblit et la nuit tomba. Le long du fleuve, les piroguiers allumèrent le feu de bois entre trois pierres, sur lesquelles reposait la casserole contenant le capitaine pêché l'après-midi, le chikouangue ou le Saka-Saka.

Le lendemain matin, Lokati fut agité d'un violent mal de tête. Le travail l'obligeait néanmoins à se rendre à son bureau. D'une humeur atrabilaire, le satrape parvint jusqu'au bâtiment du Commerce, une tour moderne de 25 étages où perchaient ses bureaux. L'ascenseur atteignit le 16<sup>ème</sup> étage. Entouré de ses deux aides de camp, Lokati s'efforça de ne rien laisser paraître de l'altercation de la veille. Seul l'alcool heurtait continuellement ses tempes douloureuses.

Conçu par des architectes parisiens, le splendide bâtiment administratif était plongé depuis deux mois dans une fournaise étouffante. La climatisation centrale avait rendu l'âme, et la façade de verre fumé ne permettait pas de placer des climatiseurs individuels, ni d'ouvrir aucune fenêtre. Le tour du Commerce reflétait les années grasses du boom économique zaïrois. La guerre du Vietnam avait alors poussé les cours du cuivre à des niveaux jamais atteints auparavant, et le pays regorgea de devises. Ceci permit de réaliser des projets grandioses, destinés à jeter de la poudre aux yeux du monde et à ceux de la populace. Seul un grand magicien, un puissant sorcier avait pu faire sortir de terre, en si peu de temps, autant de merveilles de verre et de béton, et promis à la nation zaïroise un futur grandiose, une prospérité inaltérable. Mais, depuis lors, les cours du cuivre étaient retombés à leur niveau minimum, et les vestiges de cette florissante époque tombaient doucement en ruine. Une fois encore, la fin avait justifié les moyens.

Dans cette tour infernale, seul le bureau de Lokati possédait un « splitsystem », indépendant, qui diffusait une exquise fraîcheur. Les trois étages occupés par l'administration du richissime zaïrois vivaient des heures étouffantes, dans une atmosphère saturée d'humidité, d'âcre sueur et d'urine.

Lorsque Lokati entra dans son vaste bureau, ses trois directeurs, deux libanais et un israélien, y tenaient une réunion financière. Obséquieux, les trois hommes se levèrent d'un seul trait, et saluèrent ensemble:

- Bonjour patron ! ... Nous analysons les finances de la Caférobuzza.
- Bonjour messieurs. Voulez-vous rejoindre votre salle de réunion. J'ai du travail sur la planche ... Euh ... Ezra, voulez-vous appeler le commandant Renard. Qu'il se présente à mon bureau avant onze heures!
- Il est à l'aéroport, patron. L'avion décolle vers midi.
- Peu importe, je dois le voir ce matin. Il peut s'arranger pour partir demain.
- Bien patron, obtempéra le directeur, habitué aux sautes d'humeur de son employeur.

Les trois hommes obéissaient sans hésiter aux injonctions de Lokati, trop heureux que celui-ci leur laisse les mains libres pour la gestion des finances de ses 28 sociétés. Plantations, exportations, élevages, travaux publics, construction civile, magasins de luxe, aviation joignaient certaines activités secrètes dont le clan gardait un contrôle absolu. Les trois hommes profitaient du colossal chiffre d'affaire pour en soutirer à leur guise, une redevance sur l'utilisation de leur matière grise. En Europe, leurs comptes en banque étaient des plus florissants. Ils étaient tous trois dotés d'un sixième sens: un flair infailible pour l'argent. Ils l'avaient découvert dans les poches d'un africain, et allongeaient courbettes et accolades afin de mieux cacher leurs détournements. Alors que la majorité de la populace s'activait à soutirer l'argent des expatriés, ils s'efforçaient de s'enrichir aux dépens de l'Africain. Simple recherche des lois de l'équilibre!

Les directeurs quittèrent à regret la confortable fraîcheur du bureau pour s'engluer dans la moiteur des couloirs. Ezra s'arrêta au bureau de la phonie où un opérateur triturait les boutons de plusieurs postes.

- Appelle Renard! Ordonna-t-il sèchement.
- Tango Charlie! Tango Charlie!

Une voix lointaine, monocorde, écrasée de parasites, répondit:

- Oui Basile, je t'écoute.
- Commandant, monsieur Ezra désire vous parler.

Ce dernier saisit le micro, devant lequel il remua sa barbiche Napoléon III - Commandant, le patron désire vois voir ce matin !

Quelques parasites chuintèrent dans le silence, puis un mot explosa dans le haut-parleur:

- Meeeeeerde !!! Dites-lui que le DC4 se trouve sur la piste de Njili, prêt à décoller!

- Impossible, il sait que votre départ est prévu pour midi.

- Bon, je viens. J'espère ne pas manquer mes rendez-vous de Salisbury!

\*\*\*

Un taxi déposa Claude Brieuil sur le parvis de la tour du CCIZ a deux pas de l'Intercontinental. Un escalator le mena au pied des ascenseurs où s'enfournait une procession d'africains. La moite chaleur s'y faisait déjà sentir. L'ascenseur grimpa allègrement et joua à l'omnibus en s'arrêtant à chaque étage. Entre le douzième et le quatorzième étage (le treizième n'existait pas), le monde s'arrêta brusquement de tourner; une panne d'électricité plongea la cage dans une obscurité totale. Quelques femmes hurlèrent, certains tirèrent prestement sur leurs cigarettes, empestant l'air déjà vicié. Une écœurante odeur d'aisselles se mêla à la fumée. Plus la chaleur s'élevait et plus la sensation de claustrophobie se manifestait avec force. Inutile d'appeler, l'alarme de l'ascenseur moderne ne fonctionnait pas. Les minutes battaient des pulsations d'heures; la nuit dense s'éclaira à deux reprises de la flamme vacillante d'un briquet ladre. Les visages étaient crispés malgré de belles dentitions blanches; on se serait cru au musée des cliniques dentaires, à moins que ce ne fut l'antichambre d'une fabrique de parfums boucanés.

La lumière réapparut soudain, et l'ascenseur s'élança jusqu'au seizième étage. Quelques passagers traînèrent la savate devant Claude, pressé de sortir de cette boîte maléfique. Tout aussi vicié que celui de l'ascenseur, l'air de l'étage était brassé par un ventilateur. Le préposé de la réception leva lentement son front emperlé de sueur; tout geste brusque provoquait une sudation violente. Il s'agissait de ménager ses forces, et d'éviter les efforts éreintants.

- Bonjour citoyen. J'ai un rendez-vous avec le citoyen Lokati, dit Claude.

- Le patron est occupé, annonça l'ordonnance. Veuillez attendre.

Claude prit place sur le canapé d'un petit salon où, le front perlé de sueur, attendaient deux hommes étriqués dans de chauds costumes. « Des voyageurs de commerce ou représentants de sociétés européennes », se dit Claude qui ne put rester indifférent aux souffrances qu'ils enduraient stoïquement.

Le silence était angoissant; on se sentait vivre dans une fusée intersidérale, où le ronflement du ventilateur simulait un réacteur lointain. On économisait l'énergie; les corps trempés de sueur n'osaient pas bouger davantage ; un flocc-floc régulier accompagnait la mélodie du ventilateur. Le planton réceptionniste penchait la tête sur un livre aux feuilles jaunies. La transpiration suintait sur son front, s'agglutinait au bout de son nez, et tombait goutte à goutte sur le livre, en émettant des notes brèves qu'il ne semblait pas entendre. Les pores exsudaient de grosses gouttes comme dans un sauna où l'on vient de verser un broc d'eau sur les charbons ardents.

Un quart d'heure plus tard, la sonnerie du téléphone réveilla la salle d'attente. Le préposé saisit le combiné, lança un « oui patron », et fit un signe au jeune homme.

- Dernière porte à droite, au fond du couloir !

Une double porte capitonnée de moleskine olivâtre portait l'inscription « Président » Claude tendit le doigt vers la sonnette lorsque le parlophone crachota.

- Entrez, monsieur Brioul !

Discrètement éparpillées sur les trois étages, plusieurs caméras reflétaient des images bleutées sur huit écrans, placés sur une console, à droite du bureau du président. Lokati jouait au chef de gare avec plusieurs couloirs, où parfois se faufilait l'ombre timide d'un employé.

La délicieuse fraîcheur du bureau couvrit le jeune homme d'une haleine revigorante. Le président Lokati n'avait plus rien de commun avec le joyeux drille qu'il avait rencontré la veille. Droit derrière un bureau en acajou, il semblait avoir amidonné sa colonne vertébrale. L'abacos de flanelle brune, lignée de blanc, lui conférait une solennité de magistrat. Un foulard de soie, noué autour de la gorge, arborait un dessin identique à celui de la pochette, gonflée en jabot. Le poignet droit portait une gourmette en argent massif, le gauche, une montre sertie de diamants. Un homme, en chemise blanche épaulée de galons, se tenait de trois quarts, debout devant Lokati.

- Bonjour monsieur Brioul ! Entrez donc. Je vous présente le commandant Renard, mon chef-pilote.

L'homme tourna son visage buriné de noceur, de baroudeur grisonnant. Claude reconnut aussitôt le pilote « casse-cou » du DC4.

- Enchanté de faire votre connaissance, mon commandant. J'ai eu l'occasion d'admirer vos exploits, lors de mon arrivée à Njili. Vous pilotiez un DC4 préhistorique ...

- Je vous avertis dès à présent Mr Brioul, que ce n'était ni pour tourner un film d'avant-guerre, ni pour conduire l'appareil au musée de l'aviation. Vous me semblez nouveau au pays, et peu aguerri?

-En quelque sorte...

- Quelques heures de vol au Zaïre vous apprendront plus que tous les manuels techniques! Si vous acceptez, je me charge de vous apprendre les rudiments du « sauve-qui-peut » et du « système D » de notre flottille.

-Messieurs, je vous laisse à vos termes techniques. Deux visiteurs m'attendent. Veuillez m'excuser, fit Lokati en signifiant congé aux pilotes. -Quittons cette tour infernale, suggéra Renard. Nous serons mieux à votre hôtel pour clarifier les détails pratiques de votre embauche.

Quelques instants plus tard, assis à l'arrière d'une voiture de service, les deux hommes se rendirent à l'hôtel. Un panneau « Stop » inexistant obligea le véhicule à s'arrêter à l'embranchement d'une rue secondaire. Un haut mur de ciment brut, escaladé par des philodendrons, couronnait la résidence d'un ambassadeur. Devant le portail, un gardien somnolait. Près de lui, une planchette était posée sur un moellon et portait deux paquets de cigarettes, ouverts. La vente de cigarettes, à la pièce, permettait aux sentinelles kinoises d'arrondir chichement leurs maigres revenus. Le corps penché en arrière, les bras derrière la nuque, l'homme dormait sous l'ombre d'un manguier. Soudain, une mangue mûre se détacha et tomba sur son ventre. L'homme plia son corps dans un geste de surprise. Il ouvrit des yeux circonspects, et vit la mangue sur le sol. Il la ramassa, l'inspecta et la posa sur la planchette. Il déposa à côté, un petit carton sur lequel était inscrit un prix de vente.

La scène s'était déroulée sous le regard médusé de Claude. Renard épilogua: - Voici l'Afrique ! L'homme reçoit la manne du ciel. Qui a osé dire que la sieste ne paie pas?

- Ne s'agit-il pas plutôt d'un hommage à la patience?

-Peut-être ! ... C'est une vertu bien africaine dont les hauts dignitaires savent tirer parti. La palabre, le « mayele »<sup>15</sup>, la patience et le matabiche résument l'origine de quelques fortunes zaïroises dont votre nouveau patron s'avère peut-être le meilleur exemple. Désirez-vous connaître son histoire? ... Ce sera vous enrichir d'anecdotes dont vous pourrez jouir plus tard en cas de démêlés. Je ne me targue pas de connaître cet homme à fond; je demeure convaincu que de nombreuses activités parallèles se joignent à celles qui sont notoires. Il pourrait même y avoir de la fraude massive de diamant, d'or, d'ivoire ou de café ... Mais un bon conseil, ne vous aventurez jamais dans ce domaine ... Mais revenons au passé de votre nouveau patron. Son histoire est intéressante. Originaire d'Inongo, sur les berges du lac Mai Ndombe, il fut adopté à l'âge de dix ans par un

---

<sup>15</sup> Débrouillardise

missionnaire Scheut. Son intelligence précoce et l'affection de son bienfaiteur lui valurent d'être envoyé en Europe, afin d'y poursuivre ses études. Un diplôme en poche mais désargenté, il revint au pays au moment où, la paix enfin retrouvée, la nation zaïroise entra dans une ère de calme prospérité. Son premier emploi fut la charge de 200 camions appartenant à plusieurs sociétés commerciales, spoliées par un politicien véreux. Lors de son entrée en fonction, son employeur venait de s'attribuer, en un tour de main, 50 camions neufs offerts par le Japon, et destinés à des coopératives agricoles. Au bout de six mois, tous les camions étaient en panne. Lokati avait habilement subtilisé quelques pièces vitales, et les chauffeurs reléguèrent les « épaves » dans un parc sévèrement gardé par ses hommes. Il persuada son employeur que les Japonais s'étaient débarrassés d'un lot de moindre qualité, et lui proposa quelque temps plus tard de racheter ces « épaves » pour une poignée de zaïres. Riche de 50 camions en parfait état de marche, Lokati tendit sa démission et s'envola pour l'intérieur afin d'assurer lui-même le contrôle du transport de café, entre les plantations et les ports d'embarquement, situés le long du fleuve. Il acheta ensuite quelques plantations abandonnées, employa des grecs et portugais bon-marché, et développa en quelques années un vaste domaine de plantations de café et de cacao.

-C'est fascinant!

- L'ayant connu en Europe, lors des années maigres, je lui proposais de créer une société de transport aérien. Un vieux DC4 fut le premier appareil de notre flottille. Il achevait sa carrière en Amérique Centrale. Nous l'avons payé une poignée en dollars. Depuis, plusieurs autres avions du même type l'ont rejoint et nous effectuons de nombreux vols vers l'intérieur du pays. Nous avons également un contrat avec « la Gécamines »<sup>16</sup>, à Lubumbashi, afin de transporter la viande qu'elle achète à Salisbury. Mon dernier copilote, un péruvien, effectua plusieurs de ces vols entre les capitales du Shaba et de la Rhodésie. Il les a jugés dangereux, et a préféré décliner ce poste. Je vous propose de m'accompagner plusieurs fois, et de décider ensuite si vous désirez les poursuivre. Bien entendu, les détails de ces vols ne seront connus que du citoyen Lokati, vous et moi. Le secret s'impose.

Renard ralluma sa pipe, tira quelques épaisses bouffées, et poursuivit .

-Je dois vous mettre en garde sur d'éventuelles offres d'emploi dans ce pays. Aucun autre employeur ne vous garantira le paiement mensuel de vos émoluments en Europe. Nos collègues sont confrontés à des retards de 14 à 18 mois ; les transferts s'effectuent par la Banque Centrale, et l'influence directe de Lokati nous a permis d'éviter ces retards.

---

<sup>16</sup> Mines de cuivre et cobalt, dans la région de Shaba

Claude opina, trop heureux de pouvoir prendre place aussi rapidement dans le cockpit d'un avion.

-Quel est votre prochain vol, mon commandant?

- Demain matin, ... départ à 6 heures. L'appareil fut chargé ce matin! ... Je ne vous apprendrai rien en vous signalant que les risques sont énormes. Malgré cela, nos DC4 résistent bravement. Leur robustesse est extraordinaire de nombreux pilotes les surchargent. Je suis absolument contre cette méthode. Si vous me voyez prendre une longue distance avant de décoller, c'est afin de ménager les moteurs. Les increvables DC4 termineront leur longue carrière au Zaïre, en crachotant, fumant et vibrant de toute leur carlingue. Malgré cela, ils resteront toujours accrochés au ciel Africain. Ce sont de vieux coucous, âgés d'environ quarante ans; les moteurs furent remplacés plusieurs fois. A présent, un moteur neuf vaut la moitié du prix de l'appareil ... Mais nous verrons tout cela en détail, demain matin. Nous disposerons de temps libre entre Kinshasa et Lubumbashi.

-Les vols sur Salisbury semblent être votre chasse-gardée?

- Malgré le danger, ces vols vous réserveront d'agréables surprises. Les femmes libres se font rares à Kinshasa, et, à moins de verser dans la couleur locale, je ne vous promets aucune satisfaction forte sur ce territoire. Salisbury, c'est un autre monde, ... hanté par des légions de filles et de femmes dont les « boyfriends » sont perdus dans la « Bush-war » Il faut en tirer son parti!

Le véhicule se gara en face de l'hôtel « Le Colobe » Planté à la verticale, comme une ampoule au plafond céleste, le soleil déversait une lumière accablante. L'humidité pesait sur les paupières, se collait à la peau. Lapée par la vive lumière, l'ombre se tapissait aux pieds des bâtiments. L'air ne bougeait plus, inapte à désaltérer les corps empesés de sueur et de crasse. Malgré la chaleur, la rue fourmillait d'une foule hétérogène. Devant le porche de l'hôtel, le journal sous le bras, un pakistanais hélait un taxi. Deux expatriés sortaient de l'hôtel, à la recherche d'un véhicule. Le plus âgé guettait la rue, visiblement embarrassé par la présence de son compagnon au visage taillé dans un rude bois d'okoumé.

Deux bambins en guenilles s'approchèrent d'eux. Ils portaient chacun la boîte de bois noir des cirleurs de chaussures. Leur territoire s'étendait du trottoir de l'hôtel à celui de la boulangerie. Le plus jeune avait d'environ huit ans, et respirait la malice à travers ses grands yeux de bambin. Il accourut vers le plus jeune des deux hommes.

- Patron, moi cirer « chaussures », faire belles « chaussures » pour toi!

-Tire-toi d'ici, ou j' te bute, sale gosse!

- Patron, tes « chaussures » sales, moi les cirer! Insista l'enfant d'une voix grêle et persuasive.

-Fiche le camp! Grogna l'homme dont la colère montait comme lait sur le feu.

- Pas cher patron! Moi essayer, et toi voir si c'est bien.

L'enfant s'agenouilla devant l'homme au visage de butor, et posa sa boîte sur le sol, prêt à en sortir brosses et cirage. Son « client » lui décocha un violent coup de pied qu'il évita de justesse. Le pied atteignit la boîte, et la projeta de l'autre côté de la rue, éparpillant les pauvres ustensiles aux pieds de Claude et Renard. L'enfant courut, se faufila entre plusieurs voitures, avide de récupérer les outils de son gagne-pain. Claude ramassa deux brosses, et les tendit au jeune zaïrois.

- Ta boîte est cassée ?

- Pas grave patron, merci « mingi »<sup>17</sup>.

L'enfant tarabusté s'envola et disparut dans la foule. Claude et Renard entrèrent dans le hall de l'hôtel. Le bambin, se faufila derrière une théorie d'étudiantes en chemisettes blanches et jupes bleues; il parvint à nouveau aux pieds du rustre. D'un geste habile, avec vélocité, il macula ses chaussures d'une glu verdâtre, se projeta en arrière, et s'écria en ricanant: - Patron! Patron! Tes « chaussires » sales, ... moi pas cirer tes chaussires!

L'Européen blêmit de rage, ouvrit ses grandes poignes calleuses, et se jeta sur son jeune bourreau. L'enfant n'avait pas attendu son compte, disparaissait déjà dans l'incognito de la populace.

Il rejoignit son collègue et tous deux s'engouffrèrent dans une Peugeot 504 blanche, aux vitres teintées. A ce moment, un aveugle guidé par une fillette, tendit la main et son regard affreusement blanc, d'une vacuité à vous secouer l'estomac. Le visage révolté, le butor claqua la portière.

-Monsieur Pègrini, veuillez éviter ce genre de démonstration publique lorsque nous sommes ensemble, mugit Bluffand. Vous arrivez d'Europe, et je suppose que c'est votre premier séjour en Afrique?

-Je suis désolé monsieur Bluffand, mais ce satané fils de ...

- Est-ce votre premier séjour en Afrique? Répéta avec insistance l'homme vêtu d'un complet bleu.

- J'y suis venu plusieurs fois, avec la Légion Etrangère.

-Dans ce cas vous devriez connaître les Africains monsieur Pègrini ! Ne soyez pas irascible; l'Afrique est le berceau de la patience. Votre esprit vindicatif ne sera assouvi qu'à condition de dominer vos impulsions. L'africain est conscient que la colère est l'énergie du faible. Seules la patience et la ruse vous sauveront dans cette Cour des Miracles ... La patience et la ruse, monsieur Pègrini, répéta Bluffand en articulant ces deux mots avec un accent nasal. La patience et la ruse sont les deux clefs de la réussite ...

---

<sup>17</sup> Merci beaucoup

X X X

## IV

### ERIC BLUFFAND

Eric Bluffand passait aux yeux du monde pour être un homme affable, un célibataire galant et enjoué. Portant un demi-siècle sur ses épaules légèrement voûtées, il arborait un regard implacable sous d'épaisses lunettes à montures noires. Ses épais cheveux gris, coupés très court, encadraient un visage sur lequel l'alacrité rejoignait une volonté de fer. Vêtu de costumes aux teintes sombres, et parfois de l'abacos si les circonstances l'exigeaient, son corps bedonnant décelait un instinct épicurien en lutte avec la sobriété générale de la silhouette.

Bluffand arriva au Zaïre douze ans plus tôt, adjoint à une mission de coopération militaire. Il réalisa très vite que ses ambitions pourraient enfin se réaliser, en troquant le képi contre l'habit d'un affairiste expatrié. Son âge le forçait à accélérer le processus d'enrichissement personnel, et le Zaïre fournissait un terrain propice aux aventuriers de sa trempe.

Après sept ans d'activités quasi secrètes, il atteignit une place privilégiée dans la hiérarchie des turpitudes. Le vol à l'esbroufe réservé au prestidigitateur malhonnête, la grivèlerie du malandrin, la carambouille du petit truand se heurtaient au mépris profond de cet homme dont le brillant cerveau se cantonnait à l'étude exhaustive des lézardes du système bancaire, des cassis du code de commerce, et des pertuis des codes civil et pénal. Le rêve de posséder cachait un homme véreux sous des dehors extrêmement affables. Un entregent discret lui valait l'amitié de certains zaïrois haut placés, et le rôle symbolique de coordinateur des affaires privées de plusieurs politiciens. En bref, il y avait en lui un homme finaud, malicieux et aimable que les kinois saluaient pour sa courtoisie et sa gentillesse et, derrière cette façade mielleuse, un cerveau axé sur la mise au point de mauvais coups très rentables.

Douze années de simagrées, de courbettes et de cautèle lui permirent de découvrir une formule adaptée à ce pays dont la police politique passe pour être l'une des meilleures au monde, mais dont la gendarmerie, corrompue et désorganisée, oublie ou perd volontiers les dossiers des criminels et des malandrins. Bluffand se contentait de mitonner certains projets jusqu'à leur maturité. Son frère, vivant à Paris, recrutait alors un exécutant entièrement affidé et l'envoyait au Zaïre. Bluffand ne rencontrait ce dernier qu'une seule fois, et lui expliquait ce qu'il en attendait, tout en agitant sous ses yeux cinquante pour cent d'un bénéfice souvent colossal. Son nom demeurait indemne de tout soupçon, blanc comme neige.

La première affaire fut dirigée et exécutée de main de maître. Le complice, un portugais, fut chargé d'ouvrir un registre de commerce à Kinshasa, puis de décrocher un appel d'offre pour un important lot de corned-beef, destiné à nourrir diverses régions éprouvées. Bluffand visait un lot de corned-beef yougoslave, périmé. La qualité médiocre et la date de consommation expirée, le destinaient à la destruction. Le Portugais se l'appropriâ pour une poignée de dollars, et le fit embarquer à destination de Matadi. Lors du voyage maritime, une équipe remplaça toutes les étiquettes yougoslaves par d'autres, d'une marque américaine réputée. Le prix de vente au Zaïre fut fixé quelques zaires en dessous du prix des meilleurs corned-beef argentins. Il fallut plusieurs semaines avant que les services d'hygiène soient alertés, et qu'une enquête massive permette de découvrir le subterfuge. Entre-temps, le Portugais s'envola pour une destination inconnue, créditant au passage le compte suisse de son « patron » de la coquette somme de 200.000 dollars, représentant la moitié du bénéfice réalisé. Pur de tout soupçon, le nom de Bluffand n'apparaissait nulle part. L'exécutant Portugais fit l'objet d'une plainte auprès de l'Interpol. Sa fausse identité lui permit de disparaître dans la faune des grandes cités.

Lors de l'unique entretien qu'il eut avec son partenaire, Eric Bluffand lui expliqua sa pensée:

- Les hommes d'affaires occidentaux, « philosophes et socialisants », n'hésitent pas à fourguer aux pays africains tout ce que leur clientèle refuse. Que leur importe la boîte de pilchard ballonnée, la viande plusieurs fois décongelée et noircie, la farine attaquée par les charançons! Le marché africain est hanté par une horde d'aventuriers, prêts à les écouler dans les villages les plus éloignés. Le producteur est convaincu qu'il est aisé de se débarrasser de marchandises en mauvais état auprès des Africains. Tout leur semble bon, même les déchets! Les intestins robustes, attaqués par de nombreux parasites résistent, sans plainte, aux produits avariés. Certes, les consommateurs se passeront de cette marque lors de leurs prochains achats ... il suffit de changer de marque si l'on désire s'attaquer sérieusement à ce marché.

Fort de sa première expérience, Bluffand présenta une seconde affaire à un exécutant espagnol du nom de Carlos Aficionado. De combine avec un compensateur de la Banque du Crédit et un responsable de la Banque Centrale, Carlos parvint à effectuer des faux avis de crédit, et à faire verser sur des comptes ouverts auprès de sept banques kinoises, la somme de 20 million de zaires, qu'il changea aussitôt en dollars, au taux parallèle. Toutes les signatures des divers banquiers furent parfaitement imitées par un petit artiste de la cité. La perte enregistrée par la Banque du Crédit dépassa son capital de réserve. La maison-mère européenne fut contrainte d'envoyer du capital lourd afin d'éviter la faillite. Bien entendu, Carlos disparut, emportant avec lui sa quote-part de 800.000 dollars.

Lors de l'unique entrevue avec Carlos, Bluffand étaya son plan de quelques commentaires.

- Un Expatrié vivant au Zaïre se trouve souvent confronté à deux modes de vie, deux choix: suivre une carrière sans éclat ou tirer parti des multiples occasions de s'enrichir. Je vous offre une fortune en quelques mois. Cependant, souvenez-vous toujours, lors de l'exécution minutieuse des instructions que je vais vous remettre, que vous êtes Blanc et qu'il s'agit d'un privilège dont il faut savoir tirer parti. En Afrique, de petits chefs de service européens se voient allouer le prestigieux titre de « directeur », afin de justifier leurs emplois et leurs présences sur cette terre étrangère. Ces expatriés grèvent leurs employeurs de charges équivalentes à celles de cent cinquante travailleurs indigènes!

- Pourquoi n'emploient-ils pas de Zaïrois si telle est la différence? Rétorqua Carlos.

- Tout simplement parce que les employeurs doivent cacher de nombreuses choses, et surtout une comptabilité trafiquée. Les Zaïrois ne leur inspirent pas confiance; ils ne les emploient que pour des tâches subalternes. On leur attribue des titres ronflants tels que « directeur du personnel » ou « chargé des relations publiques », afin de satisfaire leur ego! Vous verrez souvent de fiers « directeurs » expatriés se pavaner à l'arrière de leurs petites voitures, bras sur le haut de la banquette, jouant leur rôle très sérieux. Vous les verrez bomber le torse, et rajuster leurs lunettes comme pour saluer des admirateurs imaginaires ...

Enfin, Eric Bluffand initia une escroquerie gigantesque aux dépens de l'Etat zaïrois. Un italien, du nom peu commun de Ben Lazarrus, lui fut envoyé afin d'exécuter le nouveau plan. Celui-ci, de mèche avec trois fonctionnaires du département de Finances, entreprit de débiter d'office le compte du Trésor au profit de divers faux commerçants, en dehors de la procédure normale de l'ordonnancement. L'escroquerie se prolongea pendant une partie de l'année

1972, jusqu'au mois d'août 1973. En une année, sur un milliard et demi de zaires dépensés par l'Etat, 200 millions le furent par simple débit d'office. Lazarrus partagea son butin et se volatilisa, ne laissant pour tout souvenir que son nom d'emprunt. Lors de l'unique entrevue avec son exécutant, Bluffand digressa sur le rôle des expatriés dans un pays africain.

- La majorité des européens qui viennent au Zaïre, nourrissent un urgent besoin de s'enrichir. A l'exception de quelques coopérants, « Corps de la paix » ou médecins humanitaires, les autres ne recherchent que la vie aisée et les hauts salaires. Certains sont attirés par l'aisance avec laquelle le mayele et le matabiche règlent les problèmes les plus délicats. Les Libanais, Pakistanais, Grecs ... y bénéficient d'une meilleure situation que dans leur pays, en proie à la guerre ou à la pauvreté. L'esprit familial de ces derniers rejoint souvent les racines du sens communautaire africain. L'expatrié s'enrichit, mais par la même occasion, usant et abusant du matabiche, l'Africain tire parti de cet enrichissement. De nombreux Zaïrois profitent de leurs situations pour prélever le pécule, la dîme personnelle que l'on nomme matabiche, auprès des expatriés. Il vous suffira de rencontrer les agents de l'Office des Douanes pour vous rendre compte de l'osmose pécuniaire qui s'est établie entre le Noir et le Blanc ...

Après ces trois fructueuses escroqueries, Eric Bluffand décida qu'il lui fallait raffiner davantage les futures opérations, et surtout tenter une brèche dans le monde secret et passionnant de la fraude des pierres et matières précieuses. Il n'ignorait pas l'énorme richesse du sous-sol zaïrois, l'exploitation et l'exportation frauduleuses vers les marchés d'outremer. Le rapport pécuniaire de ces opérations l'attirait moins que le désir de briller dans ce domaine, en y plongeant son cerveau avide de sensations nouvelles, pimentées d'un risque permanent. Bluffand décida que le succès ne dépendait pas seulement de ses idées originales, mais également de l'exécutant que son frère parviendrait à sélectionner en Europe. Après quelques mois de recherche, et une pléthore de rustres, celui-ci dénicha le nervi, l'antithèse du raffinement : un butor ayant traîné ses guêtres dans la Légion Etrangère pendant plus de dix ans. La stricte discipline de ce corps d'élite avait encadré l'âme de rufian de Pègrini après qu'il eut terminé ses devoirs de conscrit. Elle en avait tiré un parti militaire en subtilisant la violence des combats à la place de celle qui mugissait dans le cœur sombre de cet homme. Sans la Légion Etrangère, livré à lui-même, Pègrini aurait depuis longtemps appartenu au monde carcéral.

Bluffand toisa d'un regard oblique l'homme râblé, assis à ses côtés. Oui, pensa-t-il, c'est exactement l'homme qu'il me faut! ... A condition qu'il puisse s'imbiber d'une goutte de patience et d'une larme de ruse!

La Peugeot 504 suivit le Boulevard du 30 juin, jusqu'à Kitambo, puis roula vers le chantier naval joutant la baie de Ngaliéma. Elle longea la grille de fer forgé du parc présidentiel, derrière laquelle somnolaient plusieurs gardes en uniforme vert, portant shako à plumeau jaune, puis s'engagea vers la léproserie. Un peu plus loin, après deux barrages de militaires désœuvrés, elle poursuivit une voie ferrée désaffectée envahie d'herbes très hautes, et parvint aux rapides de Kinsuka. Le véhicule s'engagea sur le pont rudimentaire, sans parapet, qui enjambe les tumultueux rapides de fleuve, jusqu'à l'île aux mimosas. Elle se gara sous l'appentis des bâtiments d'une carrière désaffectée où traînait un agglomérat de vieilles guimbardes, de camions sans moteurs et d'équipements divers, immobilisés par la rouille. Bluffand reconnut les lieux.

-Nous y sommes, monsieur Pègrini, vous pouvez descendre.

Les deux hommes s'éloignèrent. Bluffand marcha vers un sentier envahi d'herbes sèches et lacérantes et fit une centaine de mètres sous la canicule et l'inconfort, assailli par les moustiques. Pègrini le suivit, curieux de savoir où menait ce sentier, étayé d'herbes et d'arbustes. Une esplanade cachait une vaste carrière, profonde de dix mètres environ, sur le bord de laquelle reposait un hangar au toit éventré. Trois marches de béton menaient à un broyeur de pierres. On y dominait l'île. Les deux hommes profitèrent d'une vue grandiose sur les rapides de Kinsuka, un goulet d'un kilomètre et demi de large que le fleuve franchissait après le Pool de Malébo.

- Regardez Pègrini, regardez le fleuve! Quel spectacle grandiose n'est-ce pas? Admirez comment il se jette dans un chenal parsemé de roche, et bouillonne et s'ébroue comme un pur-sang. N'est-ce pas remarquable?

Les eaux, encore basses malgré les premières pluies de la saison, humide, se frayaient un passage tumultueux à travers des centaines de milliers d'énormes rochers noirs, polis, érodés par le courant. En amont, vers le Pool de Malébo, l'eau était lisse, d'un métal bleuté, raboté par une varlope titanesque. Devant, elle bouillonnait en développant une écume blanche et se glissait de travers, dans un toboggan naturel. Vers l'aval, dans une dénivellation de plusieurs dizaines de mètres, des millions de mètres cube d'eau furieuse se bousculaient à travers les rochers, puis léchaient de petites plages blondes où lézardaient quelques crocodiles repus.

- Le second fleuve du monde par son débit, derrière l'Amazone, le cinquième par sa longueur! Des millions de mètres cube d'eau descendent, chaque jour, les 32 cataractes qui parsèment 300 kilomètres jusqu'à Matadi, puis se jettent dans l'océan où les eaux brunâtres se voient encore à 500 kilomètres du littoral. L'ambition humaine est peu de chose à côté des forces de la nature!

Le spectacle n'émouvait pas Pègrini.

-Monsieur Pègrini, poursuivit Bluffand, nous allons passer une heure ensemble. Ce sera notre première et dernière rencontre physique sur ce territoire. Je vous demande en conséquence, de bien écouter ce que j'ai à vous dire. Je ne le répéterai jamais plus dans le futur. Tous les messages vous seront ensuite transmis par un moyen personnel et différent. Vous ne devrez jamais me contacter, sauf en cas d'extrême urgence. Dans ce cas, un coup de téléphone anonyme suffira. Je me chargerai alors de vous joindre.

-Bien compris! Lança l'ancien militaire.

- Un homme du littoral atlantique me disait que, selon lui, les êtres humains se divisent en deux catégories: ceux du jusant, et ceux de la marée montante, ... ceux qui reculent et ceux qui avancent! Personnellement, le jusant me plaît car l'océan laisse parfois, sur le sable, le reflet de ces eaux mystérieuses. J'aime le mystère. J'aime ce que mes yeux s'acharnent à découvrir, ... mais je ne recule jamais devant la vie. Le mystère de chaque être, de chaque chose me pousse à rechercher davantage, à avancer ...

Bluffand s'épongea le front, retira les lunettes, frotta ses yeux, et poursuivit de sa voix monocorde, légèrement nasillarde.

-Vous êtes ici afin de vous enrichir monsieur Pègrini. Je vous offre une fortune colossale dont 50 pour cent me reviennent de plein droit. Cette fortune se cache dans l'or et le diamant du Zaïre! ... Mais il ne faudra jamais reculer monsieur Pègrini, toujours avancer, et ramasser sur votre passage ...

- C'est entendu monsieur Bluffand.

- Reculez d'un pas, mon ami. Oui, ... reculez d'un pas.

Pègrini tournait le dos à la cuve du broyeur de moellon. Il jeta un coup d'œil furtif vers l'arrière afin de s'assurer qu'il disposait d'un espace suffisant, puis, sans hésitation, recula d'un pas. A ce moment, Bluffand déclencha la machinerie qui entraîna le cône du broyeur dans une ronde crissant. Plusieurs moellons furent réduits en pierraille. Pègrini bondit vers l'avant. Leste comme un félin, il fit face à son « patron », les mains prêtes à l'écharper. Bluffand arrêta le moteur. Son regard fulgurant perça celui de Pègrini d'un rayon d'ironie.

- Rassurez-vous Pègrini, rassurez-vous, ceci n'est qu'un avertissement, ... au cas où vous auriez l'intention de me fausser compagnie en cours de route ou de divulguer notre secret. J'espère ne jamais devoir m'en servir. Tous les agents qui m'ont fait confiance coulent à présent des jours heureux, à l'ombre de fortunes inexpugnables.

Pègrini se décontracta, quelque peu dérouté par l'assurance de cet homme au regard d'acier.

- Mes réflexes sont rapides, monsieur Bluffand. On m'a appris à tuer avec les mains. Je vous prie d'éviter ce genre de démonstration ...

- Je comprends votre réaction, mais soyez sans crainte, ... je vous le répète, ceci doit être notre unique entrevue au Zaïre ... A propos, saviez-vous que les Angolais utilisent ce procédé afin de mater les populations dissidentes?

- Je n'ignore pas certains procédés utilisés par les guérillas africaines ...

- Je déteste la violence et la souffrance physique, poursuivit l'homme au complet sombre. Je lui préfère la souffrance morale. La souffrance physique cherche à détruire la vie. Détruisez le corps d'un homme, il lui restera son âme. Détruisez son âme, il lui restera son cœur. La souffrance morale est la preuve de notre immortalité ...

Après un silence, Bluffand déclara:

- Pègrini, les arcanes de la fraude cachent un monde où la violence tue tout autant que les crocodiles des rivières diamantifères de Tshikapa. Dans ce pays, certains hauts gradés militaires ou membres des mafias locales n'hésitent pas à employer les grands moyens pour écœurer les expatriés qui les gênent. Le viol, les coups et blessures, et le crime crapuleux ont brisé plusieurs familles d'expatriés dont les chefs occupaient des fonctions de conseiller fiscal ou d'experts à la Banque Centrale ... Prenez donc vos précautions, comme si vous deviez marcher sur des œufs. Entourez-vous d'hommes de confiance, car le monde des trafiquants est cruel et plein de ressources.

- Ne vous en faites pas monsieur, j'ai déjà « descendu » plus d'un homme dans ma carrière.

- Bien! Vous serez contacté par le citoyen Bakwa Niambi qui vous conduira à Tshikapa pour vous apprendre tout ce que l'on doit connaître sur le diamant. Ensuite, vous passerez à Brazzaville afin d'y ouvrir un centre d'achat. La majorité des diamants fraudés au Zaïre traversent le fleuve clandestinement, et se vendent à Brazza. Il vous faudra donc diriger les opérations depuis la capitale du Congo. Je vous indiquerai, en temps utile, les moyens de sortir les diamants vers l'Europe, à l'insu des douaniers. Lorsque ce premier volet sera réalisé, vous rencontrerez le citoyen Bifulero à Bujumbura, capitale du Burundi. Il vous introduira aux secrets du trafic de l'or provenant du Maniéma, du Kibali-Ituri, et du Kivu, à l'Est du Zaïre. Vous ouvrirez une centrale d'achat d'or à Kigali, au Ruanda où votre principal concurrent sera madame Mati-Bhula, une femme d'origine pakistano-zaïroise d'une intelligence peu commune, et hautement protégée dans notre capitale. Elle fraude des produits tanzaniens dans l'Est du pays; le bénéfice lui permet d'acheter l'or à un prix plus élevé que ses concurrents. Son action est à présent limitée sur Bukavu, la « capitale » du Kivu, située sur la berge sud du lac Kivu. Retournons à présent vers notre véhicule.

Nous y serons mieux pour passons en revue les détails techniques et financiers  
...

\*\*\*\*\*

Claude Brioul enfila une chemisette blanche, fixa les épaulettes noires, lamées d'or, et jeta un regard furtif sur sa montre qui indiquait quatre heures du matin. Il agrippa prestement sa mallette de vol, et s'élança dans les escaliers qui menaient vers le hall suranné. Dehors, une nuit sans étoile déposait un peu de fraîcheur sur les rares passants. Deux phares annoncèrent un véhicule qui se gara devant le porche. Renard en sortit, salua brièvement son copilote, plaça la mallette dans le coffre et reprit place au volant.

- Appréhendez-vous votre premier vol? Demanda-t-il en accélérant.

-Je suis curieux et impatient, fit Claude.

-Tant mieux. Vous verrez, c'est un vol très spécial.

Sur la route qui menait à l'aéroport de Njili, deux compères, gendarme au casque trop large, agitaient leurs bras, en vue d'arrêter cette proie isolée. Renard décéléra, puis, arrivé à la hauteur des agents de l'ordre, accéléra brusquement et fila en trombe vers l'aéroport. Les deux gendarmes, éméchés par la nuit, se regardèrent, pantois et l'un s'écria:

- Eh! ... Vraiment! Celui-là c'est un malin!

A Njili, le DC4 sommeillait auprès d'une caravelle, comme un vieillard courbaturé aux cotes d'une jeune fille pleine de désirs. Renard et son adjoint prirent place à l'intérieur du cockpit. Deux assistants zaïrois libéraient les roues de leurs entraves. L'inspection des instruments succéda à toutes les opérations principales. Laissant à son copilote le temps de se familiariser avec le turboprop, il brancha la radio, fixa les écouteurs, et appela la tour de contrôle

-Tour de contrôle pour Tango Charlie !...

Après un long silence meublé de craquements, une voix endormie répondit

- Oui Tango Charlie, ici la tour de contrôle. Je vous reçois 5 sur 5.

- Pas étonnant, répliqua Renard, je suis sur le tarmac, à vos pieds! Je demande l'autorisation de décoller.

- Quelle est votre destination, commandant?

- Lubumbashi, aéroport de Luano.

- OK, autorisation accordée.

-Merci chef. Vous pouvez vous rendormir.

-Le temps sera beau, dit Renard, en pointant l'index vers l'aurore. Une légère brume sur le Pool, et une aurore aussi belle nous promettent un ciel découvert jusque Kamina, à mi-chemin.

La savane distillait la rosée, brillant comme une chape d'argent, sous les premiers rayons de l'aube. Les moteurs s'élançèrent l'un après l'autre. Chargé de six tonnes de café en sacs, le fuselage tremblait sous le vacarme des quatre moteurs. Des aiguilles frissonnaient dans les nombreux cadrans fixés sur les parois de l'habitacle. Renard les observa, tapota du doigt un cadran récalcitrant, puis annonça:

- Voilà, nous pouvons y aller. 1500 kilomètres. Environ quatre heures et demie de vol.

Il actionna deux leviers sur les quatre placés entre lui et le copilote. Deux moteurs accélèrent. L'appareil vira à bâbord, et se dirigea vers la piste. Claude ressentait une joie profonde. Son premier vol au Zaïre ne pouvait laisser indifférent un homme épris d'aventure, d'horizons et de découvertes. Une légère angoisse l'étreignit cependant, lorsque le DC4 s'immobilisa près des marques de seuil de la piste. Une angoisse de jeune pilote, étincelle de quelques secondes, traversa sa pensée: ... Et si le vieil appareil refusait d'obéir là-haut? Et si ... ?

- Allons-y ! Cria Renard, la voix couverte par le bruit des moteurs.

Ses mains empoignaient le manche à balai. Ses pieds étaient solidement cloués au palonnier. Claude saisit les quatre leviers d'accélération, les poussa vers l'avant. Le DC4 hurla et se jeta vers les traces de pneu que les puissants jets avaient imprimés au sol. Secoué par un frisson d'épouvante, le vieillard se remémorait soudain ses aventures de jeunesse. Il accéléra dans un vrombissement assourdissant, roula longtemps, trop longtemps, ... défila devant les hangars militaires, puis, au dernier moment releva la tête, et but le ciel à pleine gorgée. Tout autour, il n'y avait plus que du ciel, pailleté d'aurore. L'avion monta longtemps avant de s'aligner en position verticale.

On prit le premier cap: la ville de Kikwit. Claude risqua un regard furtif vers le bas. Le fleuve colossal, éventré au Pool de Malébo par une blessure de trente kilomètres sur vingt cinq, étirait son corps de reptile vers les cataractes. La ville s'éveillait, enluminée de jaune, d'orange et d'argent.

-A présent, Lokati ne nous appellera plus, lanca le commandant avec joie. Le vieux birbe dort encore avec son harem. Son café mûrit, ses employés s'apprêtent à travailler, ses avions volent, et ses conseillers se rempliront les poches tout en lui préparant leurs courbettes habituelles. Etre ou ne pas être un magnat zaïrois? Ce n'est plus une question, c'est une réalité pour quelques-uns, et une source de misère pour tout un peuple. Mais que voulez-vous, l'essentiel est que chacun y trouve son compte, et que la plèbe ne soit pas consciente de son malheur. Elle a

toujours bouffé du manioc. On l'avertit que manger autre chose conduit à des complications digestives. Les sociétés frelatées possèdent des réponses pour les questions les plus saugrenues.

Renard observa le compas, actionna le palonnier, et corrigea la direction vers le sud-est.

- Etudiez les balises qui apparaissent sur cette carte, dit-il à Claude en lui remettant une carte aérienne. La route est en générale dégagée et de tout repos. Il en sera autrement entre Lub et la Rhodésie!

Les paysages se succédaient sur un vaste horizon inhabité, irrigué de rivières qui se jetaient toutes dans le fleuve Zaïre ou dans un de ses affluents. La steppe céda la place à la savane boisée au cœur de laquelle les rivières développaient des couloirs de forêts denses.

- Le paysage sera monotone, ajouta le commandant. Quelques champs de manioc, maïs, arachide ou haricot près des rares villages, puis de la savane boisée à perte de vue. C'est sur ces terres immenses et fertiles que, dans quelques siècles, l'Europe et l'Asie prendront de gré ou de force leur subsistance, alors que leurs champs seront noyés sous le bitume, le verre et le béton ...

- Quels sont les vents dominants dans cette région ?

Renard pointa son stylo sur la carte:

- Il existe trois masses d'air au Zaïre. La mousson atlantique provient de l'anticyclone de Sainte Hélène et souffle toute l'année vers 1200 mètres, en direction de la cuvette centrale. Elle constitue la principale source d'humidité. Le courant équatorial d'est, chaud et sec, souffle en permanence, de l'océan Indien, à l'altitude de 6000 mètres. Enfin, l'alizé du Nord-Est souffle du Soudan un courant très chaud et sec, sur la partie nord en saison sèche, et l'alizé du sud-est, froid et sec, provient de Zambie et souffle actuellement vers

Peu de temps après, Kikwit dessinait sa grosse bourgade près d'un minuscule aéroport, au-dessus duquel l'ombre du DC4 se mouvait comme celle d'un oiseau de proie. Un paysage identique, lézardé par la ligne de très haute tension Inga-Shaba, défilait jusqu'à Tshikapa, capitale du diamant.

Lorsque la cité se dessina à l'horizon, Renard précisa:

- Voici le pays du diamant alluvionnaire. Avec un peu de chance, nous surprendrons des groupes de creuseurs, le long des rivières. Malgré l'interdiction formelle d'exploiter les alluvions, le diamant demeure la principale activité des habitants du Kasai Occidental. La fièvre du diamant ronge tout ce peuple dont la langue est le tshiluba. Le creuseur retire une poignée de zaires de ses pierres, alors que les fraudeurs et la mafia locale empochent d'énormes profits.

A quelques dizaines de kilomètres de Tshikapa, le DC4 survolait une terre irriguée de nombreuses rivières, le long desquelles s'étendaient des galeries forestières. Derrière une haute futaie, une fourmilière humaine grouillait sur une plage de sable ocre. Hommes, femmes et enfants s'activaient fébrilement autour de tamis et de tumulus. Plongés dans l'eau brunâtre jusqu'à mi-corps, des hommes levèrent la tête au passage du DC4.

Un frisson de peur traversa les clandestins. La crainte se dissipa lorsqu'ils constatèrent que l'intrus s'éloignait.

Claude prit quelques photos au télé objectif: des hommes et femmes grimaçants sous le dur labeur, des enfants agitant les lourds tamis ... Quelques photos d'archive sur le courage d'un peuple.

L'avion survola ensuite Kamina qui fut autrefois une importante base militaire coloniale. Une voie ferrée traversait la ville, puis se scindait en deux directions: Ilebo sur le fleuve, pour la direction de Kinshasa, et Kalémié sur le lac Tanganika, pour la direction de Dar Es-Salaam.

- Nous entrons dans la région du Kiswahili, annonça Renard. Cette langue, parlée dans toute l'Afrique de l'Est, passe pour être une des plus belles du continent ... Nous arrivons au Shaba - l'ancienne province sécessionniste du Katanga. Quelques marécages après les monts Hakansson, puis ce sera le massif montagneux aplani des monts Mitumba, sur notre gauche, et enfin, le grand plateau cuprifère. Une région de savane herbeuse et de grands élevages, au sous-sol excessivement riche en cuivre, cobalt, malachite, manganèse et uranium ... un des scandales géologiques africains!

-Le pays en tire un bon parti semble-t-il ? Ne vit-il pas en majorité sur les devises produites par l'exploitation de ces minerais?

-Certes oui ! Une excellente raison qui justifiait les sécessionnistes du Katanga de 1962. Pourquoi une région aussi riche devrait-elle faire profiter une bande de feignants de sa richesse? Pourquoi le Shaba-Katanga ne pouvait-il pas devenir un pays développé, en marge de l'Afrique, grâce à son potentiel minier? L'histoire et les pressions Américaines en ont voulu autrement! Les conséquences furent catastrophiques....!

Craquelée par la longue saison sèche, la savane herbeuse se parsemait de maigres arbustes au feuillage d'un vert soutenu. A l'horizon s'élevait un panache de fumée grise. Plantée au pied d'un terril de scories, une haute cheminée annonçait l'important centre minier de la capitale de la région du Shaba- Katanga: Lubumbashi.

Après un atterrissage cahotant sur une piste en mauvais état, les deux pilotes assistèrent aux diverses opérations, puis fermèrent soigneusement l'avion avant de se rendre dans la petite ville. Dans le centre, des allées bordées de jacarandas glissaient leur revêtement granité sous un tapis de pétales pourpres. De coquettes résidences succédaient à des villas décrépites, peintes de couleurs jaune ou vert pastel. L'exquise ville se fanait sous un manteau de négligence, de mauvais goût et d'abandon.

- Il me semble que la richesse du Shaba ne lui soit guère profitable, murmura Claude.

Sur les berges d'un lac artificiel, une pelouse d'un vert frais s'étendait sous de beaux chênes.

- Voici le golf et, en face, l'hôtel Karavia, ... construit par les Français, flambant neuf.

Les deux pilotes profitèrent de quelques heures de repos dans l'hôtel dont le hall était décoré d'une pyramide en malachite vers laquelle pointait une pyramide de cuivre, suspendue au plafond. Le restaurant recelait d'étonnants panneaux de bois, sculptés par Chenge.

A la fin du repas, Renard confia à son copilote:

- Il nous faudra environ deux heures de vol avant d'atteindre Salisbury. Il est trop dangereux de survoler la Zambie et la Rhodésie pendant la journée, à notre altitude. Les vols s'effectuent à la tombée du jour ... ou à l'aube, car la guérilla possède des roquettes anti-aériennes du type SAM-7, extrêmement efficaces. L'attention se relâche aux heures sombres, et les risques sont minimes à ces moments-là. Il nous faudra voler très bas afin d'éviter le radar de Lusaka, en Zambie. A cette hauteur, à cause de la vitesse, l'angle de tir se trouve très restreint. Nous suivrons la botte sud du pays jusqu'à Sakania, puis nous prendrons l'axe de Serenje, sur les monts Muchinga, ensuite plein sud sur la frontière commune au Mozambique, à la Zambie, et à la Rhodésie. Nous y survolerons le Zambèze, et descendrons vers Salisbury.

Renard avala une dernière gorgée de café, se leva et prodigua son dernier conseil:

- Profitons des deux heures qu'il nous reste pour une bonne sieste. L'étape de Salisbury promet d'être éreintante.

\*\*\*

Deux jours plus tard, le DC4 chargé de viande rhodésienne était de retour à Lubumbashi. Claude jeta un regard fatigué sur le commandant. Celui-ci, malgré ses yeux éraillés, rougis par 48 heures de veille, de bombance et de volupté au cœur de la capitale rhodésienne, gardait son sang-froid habituel. Il avait mené une fois de plus, avec succès, son vol de « *sanction breaker* » sur un terrain dangereux,

où s'opposait la guérilla Zanla et Zipra de Mugabe et Nkomo contre les forces rhodésiennes du gouvernement Smith.

-Je comprends à présent ce que vous entendiez par « étape éreintante », déclara Claude avec un demi-sourire.

- Salisbury me plaît beaucoup, répondit Renard avec un sourire malicieux. J'adore toutes ces jolies blondes qui ne peuvent plus se passer de leurs fusils mitrailleurs ... Dans la rue, au bureau, ... et même sous l'oreiller. Pour moi, ce n'est tout bonnement qu'une suggestion phallique.

---

## DEUXIEME PARTIE

*Kinshasa – Janvier 1975 – Juin 1976*

*« On nous prépare à une lutte, à un affrontement, en aucun cas à une union, ni même à cette amitié, cette confiance qui peut être la suite ou le substitut de la passion. Ce qui fait de nous inexorablement, soit le maître despotique et indifférent des femmes que nous ne désirons pas, soit la victime des autres, celles qui nous plaisent d'une manière animale et qui sur nous vengent leurs sœurs, sans*

*même le vouloir, par simple justice ou coquetterie."*

*F. SAGAN (l'orage immobile)*

## *I*

### *Yola*

Plusieurs mois s'étaient écoulés, au cours desquels Claude n'avait eu de loisirs que ceux de son aménagement dans une petite villa de Limete, couronnée d'un haut mur chaulé. Les vols sur Salisbury se succédèrent à une cadence interminable ... Un va et vient saccadé qui tenait davantage compte de la libido du commandant Renard que des exigences du commerce. Puis ce furent Noël et la Saint-Sylvestre, aussi ternes que pourrait l'être une fête africaine dans la froidure hivernale d'Europe. Une borne, un jalon planté sur la savane par une bouteille de champagne vide. Une jouissance sans frein cueillie dans l'humide carquois d'une guerrière, assoiffée de tendresse et de la chaleur des hommes de sa race.

Le premier dimanche de janvier promettait un ciel pommelé de saison des pluies. Ce matin-là, Claude accompagnait une bande de joyeux lurons, en partance pour les chutes de Zongo, dans le Bas-Zaïre. Il regroupa plusieurs bouteilles de bière et un repas froid dans un bac-frigo, puis sauta dans l'une des jeeps conduisant les divers invités sur la route de Matadi. De jeunes hommes, leurs épouses ou leurs amies étaient entassés au milieu des casiers de bière et de victuailles. Le convoi se mit en branle sur la dangereuse route où de gros camions, en piteux état, roulaient à folle allure.

Des vallonnements de verdure éparpillaient leurs tons, changeant de vert tendre au vert bleuté, sur la palette du bourrelet peu élevé qui s'étend de la frontière angolaise au fleuve Zaïre. Les collines se parsemaient de palmiers argentés rabougris, déplumés, hirsutes comme de vieux plumeaux. On traversa un ancien poste colonial. Quelques bâtisses sur pilotis d'acier, torsadées de colonnades métalliques et balcons en arabesque, s'y tenaient depuis presque un siècle. La poussière rouge des chemins recouvrait les arbres, la tôle ondulée, l'herbe sèche, et même les chiens. Ensuite, ce fut un gros village adossé contre le flanc d'une colline où des cases de pisé reposaient sur des plates-formes de terre battue. La tôle ondulée remplaçait le chaume, et ses reflets dardaient à travers de grands eucalyptus comme ceux d'un lac argenté.

Les jeeps bifurquèrent sur une route de latérite, guidées par deux œillères de végétation inextricable, de hautes murailles vertes, festonnées de lianes. Succédant à l'écrasante forêt et son odeur de transpiration sucrée, une clairière annonça un hameau de cases alignées mollement contre la route de terre. Des volatiles s'envolèrent devant les roues des véhicules. L'air véhiculait une forte odeur acidulée de mangues en putréfaction. Les manguiers regorgeaient de fruits talés qui s'écrasaient sur le sol en le jaunissant de leur chair sucrée. On humait l'impérieuse odeur du marc de raisin dans les chais de France, lors des vendanges.

D'austères bâtiments de briques rouges, témoins nostalgiques de l'œuvre grandiose d'une congrégation religieuse, succédèrent aux huttes. Au début du siècle, des missionnaires catholiques y avaient bâtis leur église et des écoles afin de convertir et d'enseigner les bawumbu et les bafulungu, membres de l'ancien royaume des Bakongo. Les bâtisses à double étage abritaient de larges vérandas ornées de péristyles en briques rouges. De vieux missionnaires portant la longue barbe « Léopold II » y déambulèrent, sans souci du temps, en égrenant le lourd chapelet de Wenge qui ornait la robe blanche. Désormais, seul le silence humide et malsain de la savane envahissait la mission.

La route emportait vers les villages la nostalgie du temps passé, l'écho d'un demi-siècle de colonisation et de cinq années de guerres tribales. La vie avait à présent retrouvé son rythme lancinant, meublé des cris de la brousse, et de longues heures quietes, désertées par les adolescents avides de connaître la capitale et ses plaisirs.

La route se dégradait, se creusait d'ornières dans lesquelles tanguaient les cinq véhicules. Ravinés par les pluies, les derniers kilomètres dodelinèrent les passagers puis heurtèrent les épaules mouillées de sueur. Les branches basses fouettaient la tôle. Soudain, une immense crevasse apparut sous un opaque rideau

de vapeur. La rivière Inkisi se jetait dans les chutes de Zongo avec un grondement assourdissant. Couvertes de lichen, les roches brillaient comme des feuilles lustrées par la pluie. La vaporisation constante déployait un double arc-en-ciel, une sorte de pont diapré jeté d'une berge à l'autre.

Les jeunes passagers quittèrent l'atmosphère confinée des véhicules, et s'engagèrent, en file indienne, sur un raidillon menant vers un coude de la rivière. Le grondement s'estompa; une belle plage de sable blanc s'étendait au bord des eaux.

Chacun creusa son nid dans le sable chaud et disposa ses victuailles. On versa la bière blonde sur laquelle se brisaient les rayons de soleil, ambrés comme des galettes de miel. Claude parcourut les membres de l'expédition d'un regard panoramique. Soudain, ses yeux heurtèrent une apparition. Extatique, la bouche bée, il découvrit une jeune femme d'une beauté peu commune: quarteronne, grande et fine comme un roseau, belle comme une orchidée sous l'averse.

Un rire cristallin jaillit de l'apparition, bondit en écho sur les rochers et heurta les tempes du jeune homme. La superbe créature tirait une amie vers l'eau. Elles s'aspergèrent du plat de la main tandis qu'un homme trapu, aux longs cheveux blonds, rejoignit Claude. Il était également pilote et travaillait pour Lokati.

- Nous avons tous rêvés de cette beauté, dit-il. Son nom est Yola. Une femme incroyablement belle, de père métis et de mère eurasiennne ... Sensualité époustouflante, corps parfait! ... Mais ne rêve pas, nous avons tous essayé ... Elle n'est à personne, et très farouche. Cette sacrée garce doit être lesbienne, à moins qu'elle ne vive que dans l'espoir d'être un jour violée par un richissime prince étranger!

Claude ne put détacher son regard de la jeune femme dont la divine beauté retournait ses sens en le faisant piaffer comme un étalon.

- Peux-tu me la présenter?

-Tu te crois plus séduisant ou plus malin que les autres? Tu perds ton temps.

-Dans ce cas, je saurai l'aborder moi-même.

-Avec les souhaits du personnel naviguant, ajouta l'homme d'un ton ironique, en s'éloignant.

Dans l'eau jusqu'à la taille, les jeunes filles cherchaient dans les racines de leurs gènes africains, un rythme saccadé qui puisse se répercuter sur l'eau. Dans un ensemble étonnant, elles frappèrent la brune membrane de la rivière comme celle d'un tam-tam et martelèrent une mélodie dont la résonance s'amplifiait vers le défilé. Leurs corps se trémoussaient en convulsions sensuelles des danses

d'Afrique. La joie resplendissait sur leurs visages transfigurés par la communion totale avec les éléments. Claude palpait au rythme envoûtant de la mélodie, émerveillé par le corps de cette princesse. La peau de la rivière vibra longtemps.

La danse fut interrompue par un plongeon vers le profond de la crique. La jeune femme réapparut, projeta une semelle de gouttelettes vers le ciel, et rejoignit la plage. Sa peau hâlée calquait le dessin d'un corps ferme, au buste plein, fleuri des plus beaux seins qu'une femme puisse envier. Mais le charme attire et la beauté isole. Yola lança une œillade aux hommes, et s'adossa contre un rocher, à quelques pas du jeune pilote. La bière coulait aussi vite que les plaisanteries corsées, par-dessus le fumet d'un feu de makala qui faisait office de barbecue. Guidé par un appel irrésistible, Claude s'approcha de l'envoûtante apparition.

- Vous semblez maîtriser le rythme africain du bout des doigts? Jouez-vous dans un orchestre ou êtes-vous une habituée des boîtes de nuit?

Yola tourna un regard curieux. Ses cils touffus voilaient de beaux yeux verts, profonds comme un fjord norvégien. Les cheveux châtain, à peine crépus, descendaient sur la nuque, libérant un front cuivré sous lequel le rose des joues rejoignaient le carmin de lèvres rondes et parfaites. Un vague sourire s'accrocha au silence. Hétaïre, elle dissimula une pointe d'étonnement.

- Le rythme est naturel dans le cœur de tous les Africains, dit-elle. Le peu d'Afrique qui coule encore dans mes veines est responsable de mon amour du rythme.

- Violon d'Ingres ou profession

- Oh, ... uniquement un passe temps favori auprès d'un orchestre zaïrois de la cité.

- S'il faut croire les assoiffés d'exotisme, les nuits de la cité regorgent de joie, de musique, de bière, et ... d'amour.

-C'est exact! Répondit la jeune fille en souriant. C'est une planète en marge des planètes, un monde à part qui ne s'arrête de tourner qu'au lever du jour ... Vous êtes nouveau à Kinshasa?

Le jeune homme présentait une attitude sans artifice.

-Oh ... je m'excuse. Mon nom est Claude Brieuil ..., né au Zaïre, et de retour depuis quelques mois. L'appel de l'Afrique! Vous comprenez, je crois?

- J'ai aussi quitté ce pays pendant plusieurs années. Je comprends la nostalgie des exilés. On ne sort jamais intact de l'Afrique. On y laisse toujours une part de soi.

-Votre nom est Yola, ... n'est-ce pas?

-C'est exact!

-Yola, acceptez-vous de me faire découvrir la cité. C'est un monde que j'ignore totalement! Pourriez vous me faire découvrir la vie nocturne de Kinshasa? Je ne veux pas déranger vos plans. Une visite suffira.

La jeune fille l'observa d'un regard indécis. Elle cherchait une raison dubitative, une parcelle de fausseté et d'intérêt. Elle ne découvrit qu'une profonde sincérité voilée de contemplation.

-Hum! Bon, si vous avez le cœur solide, l'estomac protégé contre le piment « pilipili »<sup>18</sup>, et les paupières entraînées pour de longues heures de veille, ... c'est d'accord!

Claude ne s'attendait pas à cette réponse. Revoir Yola après ce dimanche à Zongo obnubilait son esprit. Certes, il lui avait toujours été facile de séduire de jolies filles mais sa vie amoureuse n'avait pas été plus enflammée que celle de la plupart des jeunes gens de son âge. Cette fois, une fascination le menait comme un caprice. Il plongeait l'entièreté de son être, instinctivement, vers la belle Yola. Son sourire se répercuta sur les lèvres de la jeune fille. Un accord tacite était scellé. Yola entra dans sa vie.

Claude aimait la beauté; il y était sensible. Mais il cherchait ce que chaque homme s'efforce d'obtenir: un accord parfait avec le charme du corps et la beauté intérieure. A ses yeux, Yola représentait plus qu'un corps aux formes parfaites. Elle était la sensualité, la provocation charnelle. Ce n'était plus l'admiration, mais le désir qui l'enveloppait, et le poussait vers cette femme dont les lèvres et le fulgurant regard promettaient la volupté. A ses côtés son cœur battait la chamade; ses tempes étaient douloureuses. Son sang bouillonnait sous le feu du désir. Yola entra imperceptiblement au centre de son univers, et se préparait à lui devenir plus indispensable que lui-même.

La journée coula, chaude et humide, sur le groupe émoussillé de soleil, de bière, et de grillades. Claude et Yola nagèrent dans l'eau tiède, s'aspergèrent de rires et partagèrent une gaieté insouciant. La joie s'endormit lentement, sous l'assaut des mouchettes maringouins. Derrière la gorge, le soleil s'endormait dans les ombres. On rejoignit les véhicules dans lesquels furent hissés, à la sauvette, les décombres de la journée. Yola s'accrocha au bras de Claude, lors de la montée du raidillon glissant. En aparté, elle lui confia:

- Passe chez moi ce soir. Nous irons manger un 'cannibale' au « Café des deux apôtres » puis, je te montrerais la cité ...

- 'Canibale'?

Elle éclata de rire au vu de l'expression de son visage.

---

<sup>18</sup> Piment rouge

-Ce sont des toast couverts de viande hachée, mayonnaise et épices que les Belges appellent 'filet américain'!

Elle insista pour rentrer en ville dans le même véhicule que Claude, sous le regard jaloux et maussade de quelques hommes.

\*\*

Ce soir-là, Yola jeta un dernier coup d'œil sur la silhouette élégante que lui renvoyait son miroir.

Svelte, drapée dans un coûteux wax hollandais perlé d'or, bordé de fanges bleu de Prusse, elle fermait les boutons de nacre d'un libaya de même tissu. Le wax hollandais lui seyait aussi bien que toute robe ou pantalon européen. Il ajoutait à sa beauté une exquise note d'exotisme. Droite, éclatante, elle méritait de régner sur le monde, d'être comblée, parée de bijoux. Ses cheveux, cardés en sillons rectilignes, s'agrémentaient de torsades grêles, chefs-d'œuvre de patience et d'agilité.

Son extrême beauté lui ouvrait la porte des puissants et des riches. Mais la beauté se patine lorsqu'elle se lie à la fortune; elle se flétrit sans l'admiration et se fane sans l'affection. Yola était trop bien informée des coutumes zairoises que pour briguer un mariage coutumier ou la vanité succomberait aux injonctions d'une future belle-famille. Vie embrigadée dans le clan, soumise à un mari omnipotent, jeunesse appesantie par de multiples grossesses, écarts amoureux de son époux vers de plus jeunes et disponibles maîtresses. Yola n'en voulait pas. Elle refusa d'alléchantes offres en mariage car sa beauté n'aurait jamais aucune emprise sur un Africain. Par contre, l'Européen représentait un roseau qu'elle pourrait plier à sa guise, un adorateur permanent de sa beauté, un homme seul, dépourvu de l'emprise familiale, bref, un homme qu'elle bercerait à loisir dans son giron de femelle.

Comme de nombreuses femmes, Yola se fichait éperdument de la culture et des connaissances. Elle comblait ce vide par le pressentiment et l'intuition. Elle pressentait qu'il existe deux sortes de femmes : celles qui se destinent à la maternité, pour qui l'homme ne représente que l'instrument de ses grossesses, et celles qui se vouent corps et âme à la volupté. Femmes mères et femmes-maîtresses ! Yola destinait son admirable corps de femelle à la recherche du plaisir. Cette finalité ne pouvait être atteinte qu'avec un homme capable de troubler ses sens jusqu'à la séduction, un homme qui puisse éveiller constamment son désir et se complaire de ce destin d'amant.

Claude avait éveillé en elle une fibre inconnue. Une source chaude naissait en elle lorsqu'il la regardait avec ses yeux lumineux. La chaleur humide coulait dans ses veines, arrosait ce pertuis secret niché à la naissance de ses cuisses et débridait

ses rêves. Cette journée au Zongo fut pour Yola une révélation: là était l'homme qu'il lui fallait, l'homme assez habile pour caresser les cordes de sa féminité. En elle naissaient les paroles du Costal de Montherlant: « ... un être spécialement créé pour elle (le rêve de toute femme), destiné à faire son bonheur, à lui apporter, avec une « situation » et la sécurité matérielle, un élément d'occupation et de distraction; chargé par la Providence de l'empêcher de s'ennuyer. »

Le couple s'arrêta au « Café-bar des deux apôtres » Dans la pénombre avinée, les nombreux célibataires expatriés dardèrent leurs regards libidineux sur le déhanchement sinueux et gracile de la jeune femme. Le couple prit place dans les fauteuils de similicuir. Yola débordait d'entrain et de bonne humeur. Rouée, elle manœuvrait Claude par sa joie de vivre. Lorsque le jeune homme se pencha pour croquer le toast garni de steak-tartare, il effleura le visage de sa compagne. L'effluve d'un parfum capiteux embua son cerveau comme un irrésistible bouquet vernal. Une envie lacérante éclata au fond de son être; il se retint de la prendre dans ses bras, de l'emmener dans sa voiture, et de lui faire l'amour, comme une bête folle. Il se raidit, immobilisa sa pensée: « Mais qu'as-tu Claude? Quelle est cette fureur qui te brutalise les sens? Est-ce cela la passion? Est-ce cela l'amour? »

Vers minuit, ils traversèrent le boulevard du 30 juin, décoré de calicots publicitaires, puis, le quartier de Badalungwa, en direction de la boîte de nuit la plus populaire de la cité zaïroise. Le long des routes peu éclairées, de nombreux étals garnis de bougies, offraient au passant le pain, les cigarettes ou la boîte de conserve. Des couples se figeaient sous un estaminet de néons verts, d'autres déambulaient dans les venelles poussiéreuses, achetant un « sucré »<sup>19</sup> aux « mamas » accroupies derrière le lumignon d'une bougie. Une musique tonitruante et nasillarde sautillait parfois d'un électrophone usé sur la cour cimentée d'une maisonnette où dansaient quelques insomniaques.

Une façade blanche, palissée de rayons psychédéliques, annonça le « buibui » Yola y entraîna Claude. Les serveurs s'empressèrent; le directeur de l'établissement, un homme bedonnant au visage jovial de bambin repu, lui vouait l'admiration que l'on réserve aux grands artistes. L'orchestre jouait des mélodies locales, lancinantes, fredonnées par des voix aigrettes, rehaussées de la haute vocalise des guitares. Le leitmotiv avait le goût acide du raisin vert. La mélodie semblait avoir moins d'importance que le rythme. Les danseurs se trémoussaient lascivement, évasivement, comme de vieux couples faisant l'amour.

---

<sup>19</sup> Boisson gazeuse sucrée

Yola salua un individu bizarre, tapis dans la pénombre près de l'orchestre, ... une sorte de gnome camus, bossu, excessivement laid.

- Claude, je te présente mon ami Nombala, fit la jeune femme.

-Enchanté ! Répondit Claude de vive voix, découvrant avec stupeur que parfois, les extrêmes se rejoignent.

Une table bringuebalante leur fut réservée. Yola entraîna son compagnon vers la piste. Claude posa les mains sur les hanches de la jeune femme, tandis qu'elle posait les siennes sur ses épaules. La danse lui rappelait le slow. Ici, cependant les corps ne se frôlaient jamais. Chaleur moite, pseudopruderie qui les empêchaient de se toucher, alors que les mouvements lascifs n'étaient qu'invites à l'acte d'amour. Ils dansèrent ainsi très longtemps.

Dans un coin sombre, un expatrié plongeait avec avidité sa tête rougeaude dans la poitrine opulente d'une prostituée. L'homme se trémoussait sur les contreforts de sa partenaire en y poussant une exploration grotesque. L'espace d'une seconde, il tourna son visage vers l'orchestre, aspira une goulée d'air moite avant de se replonger dans son étreinte. Claude reconnut, avec stupéfaction, son compagnon d'infortune, Van der Loop. « Quelle étrange coïncidence, pensa-t-il. Il faut croire que certains laissent triompher leurs plus bas instincts dans le stupre anonyme et bon marché. »

La mélodie égrenait ses dernières notes, lorsque l'Africain bossu sortit de la pénombre, monta sur l'estrade, et décrocha un micro. Le public applaudit follement. Yola scandait avec la foule:

- Nombala ! Nombala ! Nombala ! ...

Une vague de satisfaction déferla sur les spectateurs lorsque l'individu tordit son faciès camard, et que l'orchestre amorça les premières notes d'une chanson. Yola susurra dans l'oreille du jeune pilote:

- Nombala possède une voix extraordinaire. Ecoute-le.

Claude ne put réprimer un sourire dubitatif. Comment un homme aussi laid pouvait-il chanter pour le plaisir de cette foule, et de la plus séduisante des femmes qu'il eut contemplées. C'était une mascarade, un canular, et le bossu regagnerait sans doute son antre obscur, après avoir réalisé le grotesque de sa situation. Mais non, au contraire, il portait le micro à ses lèvres ... Quelques sons éraillés se joignèrent à la mélodie. Soudain, la voix de rogomme s'éleva, chaude, mesurée, sublime, et résonna dans les hautparleurs. Claude sentit le picotement de l'émotion sur sa peau. Un frisson l'entraîna vers cette voix aux résonances mystérieuses et profondes. Yola traduisit:

*« Ton image me rassure,  
« Moi qui ne suis rien*

« *Qu'un chien,*  
« *Solitaire et impur.*

« *Je bois dans tes paroles*  
« *La force d'aimer*  
« *D'exister,*  
« *Pauvre et sans idoles.*

« *Le monde m'a reçu*  
« *Plié, courbatu*  
« *Oubliant que mon âme*  
« *N'est pas plus cruelle*  
« *Que celle qui se damne*  
« *Pour le corps d'une belle !...*

Chaque fois, Claude subissait la langoureuse mélodie, la voix suave du chanteur, et le corps sensuel qui s'approchait du sien pour lui traduire les paroles inaudibles. Ses sens étaient assaillis de toute part, ... le capiteux parfum de cette peau veloutée, la fraîcheur de cette bouche qui se collait contre son oreille, l'extraordinaire voix accompagnée d'un rythme lénifiant. ... Toutes ces impressions se rejoignaient dans son cœur, et formaient un poids massif, lourd, insupportable. La passion l'emportait comme un feu de de Saint Jean. Saoul d'amour, il se tourna vers sa compagne, et ses lèvres rencontrèrent celles de Yola. Les paroles s'y figèrent. La douce sensation, issue des lèvres tièdes, attisa son désir. Un instant surprise par cette approche inattendue, Yola éloigna son visage avec un geste très doux. Elle devina le frisson d'une prière dans les yeux du jeune homme et tendit la main vers l'épaule de son partenaire. Ses doigts frémirent sur sa nuque et se glissèrent sous ses cheveux. Son compagnon l'attira contre lui; elle devina la promesse d'une étreinte qui l'enivrerait au delà des mondes connus. Leurs regards portaient le même poids et prononcèrent en silence: « Partons d'ici!  
»

Continuer la lecture ici: [IDJWI](#)

Buy on  
Amazon